

« Lire l'eau, c'est déchiffrer ces entrelacs de voies invisibles et ces postes disputés où le poisson se cale pour grossir et tenir son territoire. » /page 14

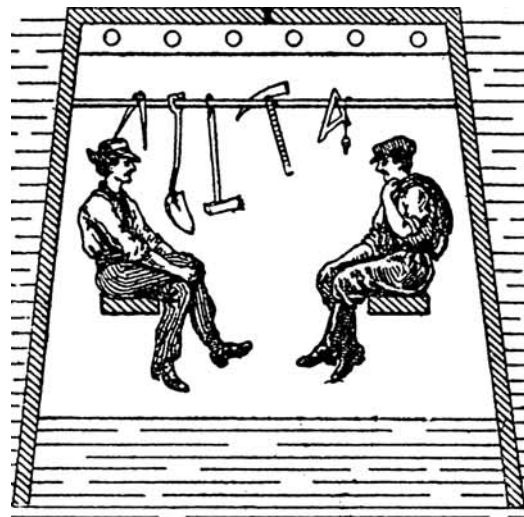
# JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP · Association d'usagers des Bains des Pâquis · [www.bainsdespaquis.ch](http://www.bainsdespaquis.ch)

numéro 12 · hiver 2014-2015



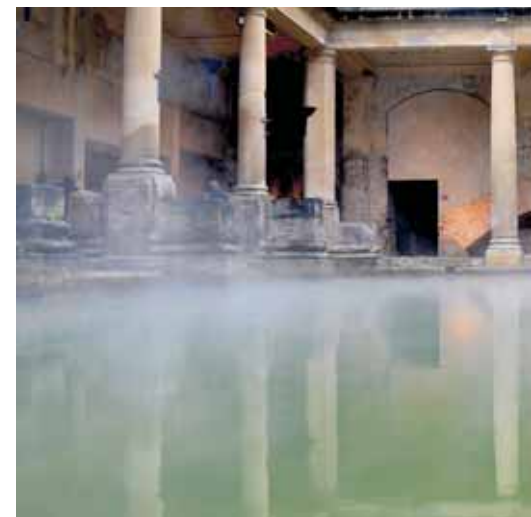
Monstres du Léman  
/pages 4-5



Les instruments  
de l'exploration  
/pages 8-9



La Grande Dixence  
/page 20



De la vapeur des bains  
romains de Bath  
/page 23

# Murmures

## ÉDITO

### Les dessous de l'eau

Il y a de prime abord un peu de frivolité à vouloir évoquer les dessous de l'eau. Pourtant, tout ce qui se passe sous la surface ne participe pas à un *french cancan* aquatique déluré. Outre le fait que nous en tirions pour partie une subsistance délectable (mousse de féra, écrevisses en sauce ou autre, filet, terrine ou quenelle de brochet, d'omble, de perche ou d'ombre), les profondeurs lacustres sont avant tout notre premier fournisseur en eau potable.

Mais sait-on le nombre de professions qui y exercent leur métier, le nombre de structures invisibles qui traversent comme des autoroutes ces dessous insoupçonnés ?

Il y a là des piles de ponts ou de pontons, des barrages, des câbles électriques ou téléphoniques de tous genres, de la fibre optique, des conduites de gaz, d'essence, d'égouts ou... d'eau bien sûr. Tout un univers géré par des entreprises spécialisées qui ont leurs scaphandriers et qui chaque jour plongent plus profondément pour organiser et entretenir ce monde de l'autre côté du miroir; reflet inconnu d'une société qui se découvre par ses immersions.

Et j'ose à peine ici dire les biologistes, les archéologues, les pilleurs d'épaves, les plongeurs lambda, les pêcheurs amateurs ou professionnels, les scientifiques qui parcourent incessamment ces multiples et variés biotopes qui composent une telle masse d'eau, nous renvoyant à une vie grouillante, protéiforme, foisonnante, sinon multiforme.

Il y a sous la surface un vrai monde de prolétaires, qu'ils en soient natifs ou visiteurs seulement, de petites mains qui ariment, cèlent, coulent du béton, creusent ou faucardent, qui inspectent des ouvrages, les réparent, les créent, de petites nageoires qui fouillent la vase, de spores qui éclosent, d'œufs qui dérivent ou s'agrippent à des forêts fantasmées.

Sans cet univers du dessous et tous ses acteurs, il y aurait peu de chances aujourd'hui que le monde du dessus survive.

Nous nous devons de leur rendre un vibrant hommage, une célébration, une ode, autant à leur égard que pour l'élément qu'ils colonisent et habitent.

Bienvenue donc, cher lecteur, à la découverte de ce pan que nous soulevons seulement, pour vous inviter à faire vos propres explorations et vivre vos propres noyades...

La rédaction

### Thé au gingembre novembre s'est invité au cœur de l'été

Seagulls and watches  
haiku lovers in the light  
fondue on my mind

Le blanc phare éclaire  
la neige en haut du Salève  
cygnes dans l'eau noire

ゆらゆらと  
みずのかがみに  
ちるはなび

Roulis du gravier  
des algues prisonnières  
entre ses deux seins

Bruit sec sous les pas  
des enfants emmitoufflés  
course au solarium

Le soleil miroite  
sur la jetée inondée  
vapeurs de la pierre

Vent dans les bambous,  
été comme hiver ils courent  
pareil, les enfants

### Tramontane aux Bains elles se recoiffent en vain, les mamans cygnes

Surrounded by lake  
A navy lamp above us  
Winter night around

Cabine des Bains,  
sagement entreposé:  
du bois pour le poêle

Wasser webt sich weiss  
Wunderbares Schattenlicht  
Welten werden klein

Restless water. wind.  
anxious swans. grim runners. lights.  
restful mind at peace.

Seul sur le plongeoir  
pour changer l'objectif, il  
enlève ses gants

Le vent sent le soleil  
Bains des Pâquis en été  
mon esprit se calme

### Promenade aux Bains dans le vent flotte une odeur de shampoing d'enfance

Des bains romains aux  
Bains des Pâquis, les humains  
en phase un instant...

### Cordes du lac pincées par les milliers de cailloux les Pâquis chantent l'hiver

Grimpe au toboggan...  
glissera, glissera pas?  
bottes dans l'eau froide

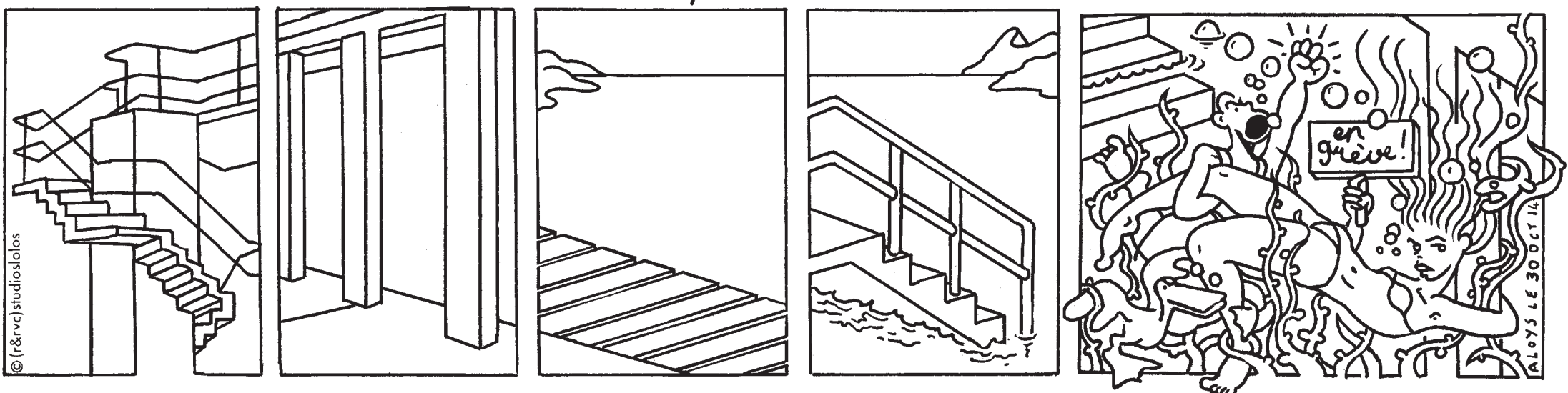
Envoûtant parfum  
les canards ébouriffés  
se baignent ensemble

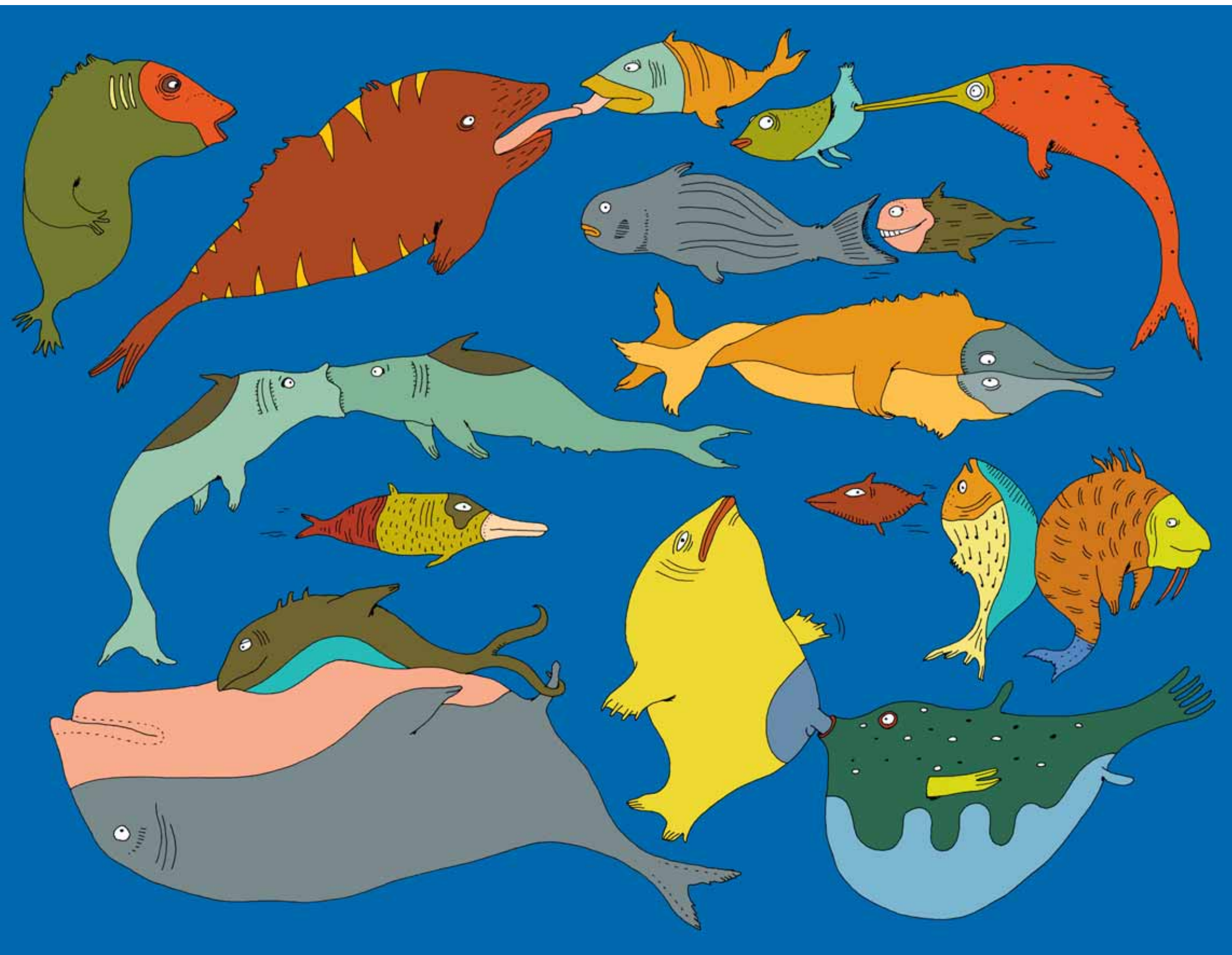
Les notes des mouettes  
sur la portée bétonnée...  
Bains-des-Pâquis blues!

The swan welcomes us  
following the lines of leaves  
hot ginger beer

Haïkus exposés aux Bains dans le cadre de « Poésie en ville », Collectif Espèces d'espaces. Animatrice de l'atelier : Christine Do Phan, Haïku Experience Group Geneva

La fille, le jeune et le canard ont disparu





# Alice et le Kamasûtra des poissons

L'écaïlle glisse sous l'eau comme l'aile d'un ange. Vive, argentée, jouant de la lumière tapie entre deux flots. Tout n'est que mouvance. Jusqu'à l'immobilité qui réinvente la fluidité, qui égare notre vision et nos croyances.

TEXTE PHILIPPE CONSTANTIN  
DESSIN ALBERTINE

Alice traverse le miroir de l'eau et se perd. Elle se fait ange à son tour, robe rouge, puis grise, chaperon d'un lapin aux oreilles en queue de poisson. Ainsi va la vie de ce côté-ci du monde. C'est un univers que les hommes méconnaissent. Ici, tous les mâles sont des Bovary au bal de Cendrillon, galamment organisé par le bon Marquis.

On retient son sexe dans la poche, la nageoire imperméable. La nature n'en fait qu'à sa tête. Le temps file sa quenouille et Alice ne sait plus sur quel sexe danser. Comme dans un songe, elle croise une ruche de poissons lumineux. Au centre, elle devine la reine-mère, lolita gonflée d'orgueil, bimbo perchée haute sur ses nageoires-aiguilles, le cil aguicheur d'une coquille Saint-Jacques tressautant. Elle entretient une cour soumise de prétendants papillonnant qui se battent pour la trousser. Elle laisse échapper un rire de plaisir et de jouissance qui monte vers la surface en une multitude de bulles comme des billes d'enfants. Elle se souvient peut-être de cette lutte que le petit peuple des mâles subit saison après saison. N'a-t-elle pas été, elle aussi autrefois, un de ces spadassins qui rêvait conquérir la belle aux yeux noyés ?

Il aura suffi que la reine-mère crève sa vessie natatoire et coule à pic comme une vieille bernique pour que les hormones bouleversent ce monde insignifiant et que le plus viril des sicaires ne devienne la plus carnassière des femelles.

Alice s'amuse. Elle aime penser être le centre de tant d'attentions, de tant de rixes. Elle imagine un parterre de dockers un peu voyous, une bite dans une main, un cran d'arrêt dans l'autre, prêts à tout pour défrayer la chronique et l'ordre social. Mais le tourbillon l'emmène vers un banc de poissons tout différent. Madame n'est plus seule. Elle s'est multipliée comme à Tibériade. Alice cherche des mâles mais n'en voit qu'un. Elvis trône au milieu de son harem. Il virevolte, butinant un à un le calice de toutes ces fleurs ichtyologiques, heureux de tant de jeunesse nubile, de cette variété infinie de clones à transpercer de son dard de Casanova.

Alice préfère se noyer ailleurs, descendre plus loin dans l'abysse, fuir cette image où elle ne serait qu'une parmi tant d'autres, livrée au bon vouloir d'un maître inique jouant perpétuellement Don Quichotte devant chacune de ces nouvelles Sybille callipyges.

Crève, petit mâle prétentieux, hurle-t-elle dans une bulle qui explose de colère. Et le fanfaron, tout engoncé de son sexe napoléonien s'éteint, soufflé par l'onde de choc. Et voilà qu'une demoiselle se retourne, à peine surprise, tenant entre ses nageoires le sceptre magique.

Elle quitte son habit de veuve pour endosser la fonction de chef, la quéquette roide, prolétaire et travailleuse, tapageuse, infatigable.

Lasse, Alice s'est laissé glisser sur le récif, à partager les souvenirs d'un peuple hermaphrodite. Femelle, mâle, mâle, femelle, qu'importe. Tout est bon à prendre. Il n'y a pas de révolution chez ceux-là. Une morne succession d'états qui se chevauchent et s'interpénètrent indifféremment. On dirait des mollusques, de tristes gastéropodes aquatiques déneuvés. Ils ont la nage lente de l'holothurie ou du corbillard, qui enterre tous les désirs et les fantasmes.

Alice continue de sombrer. Elle comprend mal ce qui régit la vie des poissons. Elle ne comprend pas pourquoi ils ne sont pas comme de l'autre côté du miroir, du côté de ce monde d'où elle vient. Elle ne dit pas, elle serait bien d'accord, pourquoi pas, faire une fois une incursion dans le sexe opposé, pour goûter à ce qui lui restera toujours un mystère, tout comme elle sait qu'elle restera elle-même un mystère pour tous les petits garçons qui la lisent. Elle retient sa respiration. Il lui semble qu'il y a plusieurs jours déjà qu'elle glisse comme une écaïlle d'argent dans cet univers aquatique, qu'elle surfe sous l'eau comme sur l'aile d'un ange des profondeurs. Elle se fait bergère, ou pasteur, d'un monde en devenir qui va à l'encontre de son bon sens, qui remise ses préjugés au détour d'une vague aplatie contre un corail buissonnant.

Un troupeau tacheté passe devant son regard médusé. Un troupeau partagé en une parité surprenante. Des mères accompagnées de leur mâle progéniture. Alice aimerait crier à l'inceste. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Ces barbouzes adolescents s'en donnent à cœur joie sur le dos de leur génitrice. Le temps passe et Alice se surprend à découvrir que le mâle devient femelle atteint un certain âge, de façon irréversible. C'est le serpent qui se mord la queue, l'universelle répétition d'un schéma qui déroge aux règles qu'Alice aimerait établir. C'est une métempsychose à l'intérieur d'une seule et même vie. C'est la répétition, encore, de ce que nous sommes et de ce que nous avons été, tout ensemble, dans le faisceau d'un temps tenu et unique, d'une expérience sensorielle partagée dans l'intimité la plus profonde.

Alice respire un grand coup. Enfin. Elle emplit ses poumons d'eau et remonte vers la surface qu'elle crève comme une énorme bulle. Elle regarde sa robe rouge, toute mouillée, collée contre ses jambes, contre ses seins, contre son sexe. Elle regarde autour d'elle pour s'assurer de sa solitude, pour se défaire de ces habits trempés, pour se défaire de sa nudité. Elle esquisse un vain geste pour se débarrasser de tout cela mais n'ose pas. Elle ne veut pas se voir ni se découvrir et préfère attendre le soleil, qu'un loup dévore peut-être derrière l'horizon avant qu'elle ne se sèche de ses phantasmes inaboutis.

# Monstres du Léman, ou ces étranges bestioles qui barbotent dans notre lac

Ils sucent le sang. Ou se nichent dans nos intestins. Ils croquent leurs rejetons. Ou les portent sur les fesses. Ils font du boucan avec leur zizi. Ou nous mordent par erreur. Plongez dans notre bestiaire insolite du Léman.

## JÉRÔME ESTÈBE

On a intitulé cette page « Monstres du Léman ». Ce qui est une enseigne alléchante, pour ne pas dire racoleuse, mais un brin injuste tout de même. Car bien des animaux décrits ci-contre n'ont rien de vraiment monstrueux. Certes, les parasites vicelards, suceurs de sang, bouffeurs de baigneurs ou squatters d'intestins, manquent de *sex-appeal*. Mais le crapaud accoucheur, qui trimbale la ponte de sa dame sur son croupion, ou le *Micronecta scoltzi*, qui fait un barouf d'enfer avec sa quéquette, paraissent plutôt sympathiques. Qu'ils nous excusent donc s'ils figurent dans notre vilain zoo lacustre.

Et puis ce ne sont pas ces drôles de bestioles, filles du Léman depuis des millénaires, qui inquiètent les biologistes et amis du lac. Elles ont leur niche dans l'écosystème. Mangent, se font manger, naissent, prospèrent et meurent, dans une charmante harmonie naturelle. S'il y a de vrais « monstres » dans nos eaux, ce seraient plutôt les espèces dites « envahisseuses », importées volontairement ou non, qui prolifèrent et déboussolent à l'occasion les créatures et végétaux autochtones.

Ne voyez nulle xénophobie d'eau douce là-dedans. Comme toute chose en ce monde, les flots du Léman sont soumis à la mondialisation. Et pas toujours pour le pire. La moule zébrée par exemple, originaire de la mer Caspienne, qui a débarqué chez nous à l'aube des années 60, a commencé par poser problème pour certains systèmes de pompage. Des mesures ont été prises. Elle est devenue depuis un mets de choix pour maints oiseaux d'eau, qui ont du coup élu le lac comme résidence d'hiver.

Plus embêtantes, voilà les écrevisses américaines qui, elles, ont quasi zigouillé toutes leurs consœurs indigènes à pattes blanches. Couic! Sciemment introduites à la fin des années 70 pour leur qualité gustative, les Américaines sont en effet porteuses saines d'une mycose, dite peste des écrevisses, mortelle pour l'espèce locale. Laquelle, ayant déserté le lac, a laissé toute la latitude aux Yankees de s'installer confortablement. Un espoir demeure toutefois. « Il reste quelques pattes blanches dans les cours d'eau du bassin lémanique, explique Arielle Cordonnier du Service de l'écologie de l'eau de l'Etat de Genève. On s'en occupe. L'espèce est désormais protégée. »

Au rayon des visiteurs plus ou moins enquinants, il faudrait encore citer le petit escargot operculé ou le gammare du Danube, alias la crevette tueuse, qui est en train de supplanter les variétés indigènes dans les flots genevois. Sans oublier la très envahissante renouée du Japon, plante asiatique qui colonise les rives du Léman, façon bulldozer, sans faire de prisonnier. « Elle repousse en rhizomes à partir de tout petits fragments, genre brindilles; autant dire que son arrachage ne se fait pas simplement », explique Olivier Goy, coordinateur de l'Association pour la sauvegarde du Léman. Laquelle mène une campagne bénévole pour enrayer l'invasion (asleman.org). Si la sauvegarde du biotope lacustre vous travaille, rejoignez donc la guérilla antirenouée.

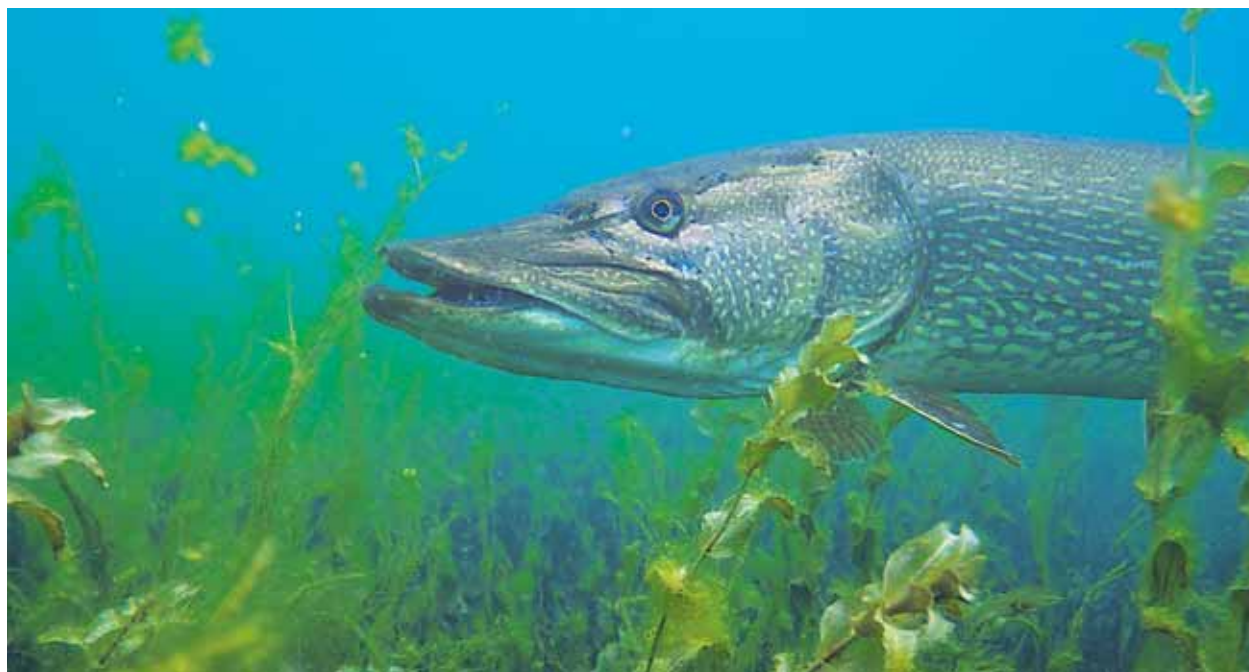


## Le zizi qui crie

Les Anglo-Saxons l'appellent le « singing penis ». Comprenez la zigounette chantante. Tout est dit, ou presque. Voilà bien l'un des plus étranges locataires du Léman. Le *Micronecta scoltzi*, qui est une punaise d'eau grande comme une tête d'épingle, fait en effet un barouf d'enfer avec son zizi. A la saison des amours, il s'agit de signaler sa présence aux femelles avoisinantes. L'insecte frotte son membre contre son abdomen et émet une stridulation qui peut atteindre les... 99 décibels. Soit à peine moins qu'un éléphant qui barrit. Et sensiblement comme la sono de la grande scène au Paléo. Neil Young-Micronecta, même combat. Heureusement pour la quiétude des rives lacustres, ce boucan majuscule est absorbé à 99% par l'eau. Le « singing penis », parfaitement.

## Les œufs aux fesses

On l'appelle le crapaud accoucheur. Et on a tort. Cette bestiole-là est un « alyte », et non un crapaud. Il s'agit de « deux familles totalement différentes », martèle Andreas Schmitz, herpétologiste au Muséum spécialisé dans les reptiles et amphibiens. Or donc, l'alyte accoucheur mâle a la charmante particularité de transporter ses œufs sur son derrière, ce qui lui confère une silhouette singulière, pour ne pas dire un croupion sévèrement pustuleux. « Il en porte entre 15 et 80, qu'il accroche en les roulant avec ses pattes postérieures. » Et pourquoi donc ? Ben, voyez-vous, dans la nature, il existe deux stratégies de survie. Soit vous produisez un nombre gigantesque d'œufs, en misant sur le fait que, statistiquement, au moins deux d'entre eux permettront de perpétrer l'espèce. Soit vous vous contentez d'une ponte plus réduite, mais en veillant jalousement à sa préservation. C'est la tactique de notre copain l'accoucheur qui chouchoute sa descendance, en veillant à la garder dans des coins humides. Et même à lui faire prendre un petit bain les soirs de canicule. Au bout de quelques semaines, juste avant l'éclosion, ce papa poule dépose les œufs dans l'eau. Les jeunes têtards, qui sortent de leur coquille, sont eux aussi des phénomènes, puisqu'ils peuvent mesurer jusqu'à 9 cm, alors que leurs parents ne dépassent jamais la moitié de cette taille. Des bébés deux fois plus grands que leurs vieux : épatant, non ?



## Le cannibale balèze

Avec son impressionnant râtelier de crocodile et ses petits yeux cruels, le brochet méritait sa niche dans notre cabinet des curiosités lémaniques. Surtout que l'animal peut atteindre des mensurations défrisantes. En 1994, un spécimen de plus d'un mètre trente a été pêché dans le lac; un autre affichait vingt kilos et quelques sur la balance en mars 2004. Imaginez ces engins tapis dans les flots lémaniques. Et frissonnez. S'il peut arborer un tel embonpoint, c'est que le brochet ne se montre pas vraiment bégueule question régime alimentaire. Gardons, brèmes, perches, truites font sa pitance ordinaire; mais il ne dédaigne pas quelques extras gastronomiques les jours de fête, genre écrevisses, grenouilles, poules d'eau, cannetons ou petits rongeurs velus... Et pourquoi pas les marmots de sa propre espèce quand la fringale le tenaille.

## La goulue à ventouses

Elle est là, planquée entre deux eaux. Ses deux cœurs battant, ses quatre yeux aux aguets, ses deux ventouses prêtes. Qu'un brave poisson passe innocemment, et tchack! Elle lui saute sur le râble, incise sa chair avec ses deux petites lames et se met à pomper. A pomper. A pomper, jusqu'à multiplier son poids de cinq à dix fois. Hou la goinfre! Gorgée de sang, repue et dodue, elle lâche son hôte et s'en va digérer pépère. Elle, c'est donc la sangsue piscicole, relativement commune dans le lac. Une bestiole au corps fin et cylindrique, strié d'anneaux bordeaux, qui peut faire ses 5 cm de long. « Sa salive contient à la fois un anesthésiant et un anti-coagulant », explique Jean Mariaux, conservateur du département des invertébrés au Muséum. « C'est pour cette dernière propriété qu'un certain type de sangsue (dite médicinale) peut être utilisé efficacement en médecine. » Les nageurs peuvent-ils attraper des sangsues en faisant trempette dans le lac? « Non, les humains ne l'intéressent définitivement pas. » Ouf!



## Fausse puce et vrai ver

Bon nombre de baigneurs du lac se sont une fois ou l'autre retrouvés couverts de rougeurs méchamment irritantes au sortir de l'eau. C'est là l'ouvrage de l'enquiquinante puce de canard. Qui n'a rien d'une puce, puisqu'il s'agit d'un ver parasite nommé le *Trichobilharzia ocellata*. S'il pique les humains, c'est que cet idiot manque de discernement. Car ses vraies cibles sont les mouettes, oies, cygne et canards, dont les systèmes sanguins sont ses lieux de résidence favoris. Comment ça marche? Tout démarre avec une fiente d'oiseau transportant les œufs de ladite bestiole. Ploutch dans le lac. En sortent de petites larves, qui se mettent presto à chercher leur première victime, un escargot d'eau, dans lequel les parasites se transforment, devenant des « cercaires ». Les voilà prêtes à attaquer leurs proies à plume. Mais il arrive donc que les cercaires se plantent et se collent à l'épiderme d'un nageur. A la sortie du bain, elles piquent la peau pour y pénétrer. Mais n'y survivent guère bien longtemps, juste le temps de provoquer ces maudites pustules qui grattent. Une douche immédiatement après la trempette, suivie d'une friction vigoureuse avec un linge, suffisent, dit-on, à éviter quinze jours de démangeaisons.



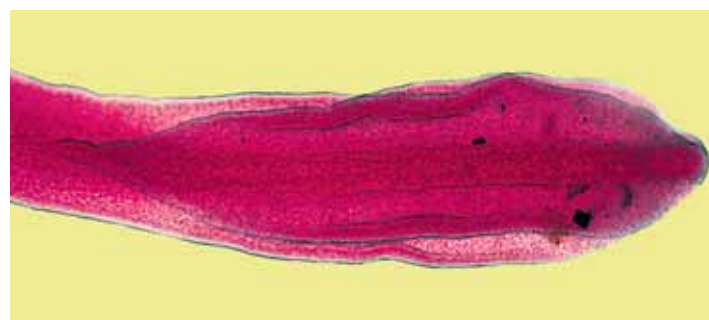
## Rosse rostre

Dans la grande famille des punaises aquatiques, voilà la notonecte, dite notonecte glauque ou abeille d'eau. On l'aura peut-être compris à ce dernier surnom, la bestiole, fort commune dans le lac, pique. Et ça fait drôlement mal. Pour cela, la nature l'a pourvue d'un « rostre », une espèce d'éperon nasal acéré et puissant. Carnassière, notre vilaine punaise ne mâche pourtant pas. Elle suce. Elle perce puis injecte dans sa proie un liquide qui liquéfie ses tissus. Ne reste dès lors qu'à aspirer le divin nectar. Tout lui fait ventre: vers, larves, petits têtards, voire bébés poissons. L'humain ne fait certes pas partie de son ordinaire. Mais par défense, elle peut aussi planter sa terrible trompe dans nos tendres bourrelets. Ceux qui en ont fait l'expérience en grimacent encore.



## Les fantômes translucides

La plupart du temps, elles demeurent au stade de polype, soit un pauvre petit corail évoquant le vieux bout d'algue. Mais que les conditions climatiques et la température de l'eau viennent à se montrer favorables, et voilà que ledit polype enfante des méduses. Oui, il y a parfois des méduses dans le Léman. Des méduses d'eau douce, *Craspedacusta sowerbyi* de leur nom scientifique, transparentes, jamais plus grosses qu'une pièce de deux francs, et pas bien urticantes, vue leur taille. Elles ne pointent leurs filaments que fort rarement. Et peu sont ceux qui les ont croisées dans les eaux lémaniques. Bref, rien de médusant.



## Le squatter des tripes

Le *Diphyllobothrium latum*, que d'aucuns appellent aussi bothriocéphale, ou ténia du poisson, est un ver qui a une mission, un but dans la vie, un destin même. Celui d'aller squatter l'intestin d'un mammifère. D'un chat, chien, ours ou être humain. Mais pour parvenir à ses fins, et assouvir sa faim, la pauvre bestiole va avoir un long chemin à parcourir. Et quelques métamorphoses à opérer. Attention, il faut suivre. Le processus démarre avec tout plein de petits œufs dans l'eau. Il en sort une larve, qui va être gobée par un crustacé. Chez cet hôte, le bothriocéphale se transforme une première fois. Le crustacé va être à son tour avalé par un poisson. Deuxième mutation de notre larve, qui va se nicher dans la musculature de son nouveau logeur. Lequel va servir, à son tour, de souper à un poisson plus gros. Une féra par exemple. Ou une perche. Ou un omble. Bref, c'est là qu'un pêcheur tend sa ligne, attrape la bête, qui finit dans l'assiette d'un brave consommateur. Qui va presto se mitonner un tartare, car c'est bon, c'est fit, c'est tendance. Et paf! Le ténia du poisson, blotti dans le muscle du poisson, trouve sa dernière demeure: les boyaux du gourmet. Là-dedans, le ver prospère, anneau par anneau, jusqu'à atteindre plusieurs mètres de longueur. Un beau jour, ses œufs sont expulsés avec les selles du malheureux qui l'abrite et se retrouvent, d'une manière ou d'une autre, dans le lac. Et le cirque peut recommencer. Moralité? Congelons au moins 48 heures les chairs lacustres destinées à être mangées crues.

# La Rade grouille de vie

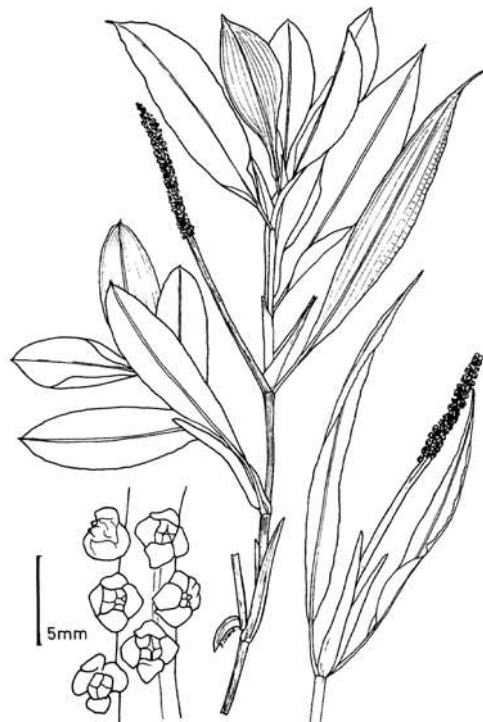
Dans la « forêt » qui couvre les fonds de la Rade, dans l'épaisseur des sédiments, en eau libre, partout, l'espace est occupé par des « êtres » vivant en totale interdépendance. Cela va de la compétition entre différentes sortes de végétaux pour leur enracinement ou la lumière à l'appétit insatiable du cormoran plongeant sur sa proie, un poisson bien repu de petits crustacés pullulant entre deux eaux.

RAPHAËLLE JUGÉ  
ET JEAN-BERNARD LACHAVANNE

Université de Genève  
Association pour la sauvegarde  
du Léman (ASL)

Les végétaux que vous voyez onduler sous la surface de l'eau ne sont pas des algues ! Il s'agit de plantes aquatiques dites supérieures qui sont comparables aux plantes des prés, c'est-à-dire qu'elles sont enracinées dans les sédiments du fond de la Rade, développent tiges, feuilles, fleurs et produisent des graines.

Elles ont la particularité de coloniser uniquement le littoral des lacs jusqu'à dix mètres de profondeur environ, là où la luminosité est suffisante. La Rade ne dépassant guère sept mètres de profondeur, cela signifie qu'elle est entièrement colonisable et, de fait, pratiquement entièrement colonisée sur toute la surface par des herbiers submergés de densité variable. Les rives de la Rade sont en revanche



*Potamogeton lucens*. Potamot luisant

escargots aquatiques porteurs de « puces de canard », ainsi que des navigateurs que l'attrance des plantes pour l'hélice de leur moteur a le don d'irriter. Il est donc procédé chaque été au faucardage (fauchage) d'une partie des herbiers subaquatiques de la Rade pour tenir compte des récriminations des usagers du lac. Une telle pratique allant à l'encontre des intérêts de la protection de la nature, une stratégie adaptée aux exigences de cette dernière a été mise en place par l'Etat de Genève et permet ainsi de minimiser les effets néfastes sur les équilibres écologiques du littoral lacustre.

Dans le cadre d'une étude réalisée en 2011-2012\* dans le but d'actualiser les connaissances sur la biodiversité lacustre dans la Rade de Genève, un recensement exhaustif des herbiers sous-lacustres a été effectué dans l'ensemble de la Grande Rade (276 relevés géoréférencés sur environ 230 hectares). Elle a permis de mettre en évidence les caractéristiques actuelles de ces peuplements (recouvrement des fonds, abondance de végétation, répartition et composition floristique) ainsi que de dresser un bilan de leur évolution depuis près d'un siècle.

Le peuplement végétal colonisant les fonds de la Rade comptait 18 espèces en 2011-2012, ce qui représente 14% du potentiel de richesse en espèces, déterminé sur la base d'études effectuées sur l'ensemble des lacs suisses. Toutes sont communes et présentes dans l'ensemble des zones peu profondes du Léman, voire dans d'autres lacs de Suisse pour une bonne partie d'entre elles.

La carte ci-contre présente la diversité en espèces de plantes au sein de chaque station étudiée. Celle-ci varie de manière importante selon les secteurs sous l'influence de plusieurs facteurs tels que le type de substrat et la profondeur. On notera qu'elle est supérieure dans les stations de la rive droite (zones abritées) par rapport à celle qui prévaut au centre de la Rade (courant fort) et à celle de la rive gauche exposée à la bise, donc à l'action des vagues. La végétation aquatique de la Grande Rade se présente ainsi comme une vaste mosaïque de groupements d'espèces de compositions floristiques différentes, plus ou moins denses, individualisés ou entremêlés.

L'analyse comparée des résultats de diverses études fait état de variabilités qualitative et quantitative relativement importantes dans les communautés étudiées qui traduit leur sensibilité aux changements de conditions de

leur milieu. Il s'agit en l'occurrence des profondes modifications de la qualité des eaux du Léman puisque celui-ci a successivement passé d'un état oligotrophe (pauvre en éléments nutritifs) avant 1950, à eutrophe (riche en éléments nutritifs) entre 1970 et 1980, pour revenir petit à petit au stade actuel d'oligo-mésotrophie (taux modéré d'éléments nutritifs) voire oligotrophie pour les eaux superficielles du Petit Lac.

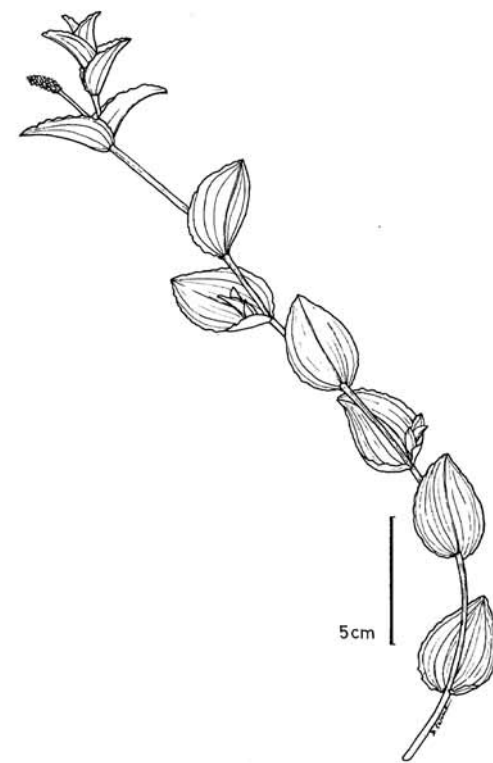
Le retour vers une meilleure transparence des eaux depuis une quinzaine d'années favorise la colonisation des fonds par les plantes au-delà de la Rade à des profondeurs supérieures à 8 mètres, notamment par de curieuses plantes très primitives, les characées, qui forment des prairies denses tapies au fond de l'eau et propices à la reproduction des écrevisses (hélas envahissantes) et du brochet. Elles ont aussi favorisé l'afflux massif d'un joli canard, la nette rousse, friande de ces mi-algues



*Potamogeton pectinatus*. Potamot pectiné

mi-plantes. Quant à la richesse en espèces, elle semble relativement stable depuis les années septante mais la tendance dominante des characées due à l'amélioration lente mais spectaculaire de la qualité des eaux pourrait faire régresser certaines espèces à l'avenir.

Les peuplements de macroinvertébrés ont présenté une grande variabilité de leur composition en espèces et une diminution d'abondance au cours des quarante dernières années due en partie à l'apparition d'espèces exotiques envahissantes comme la moule zébrée, apparue déjà en 1962 !



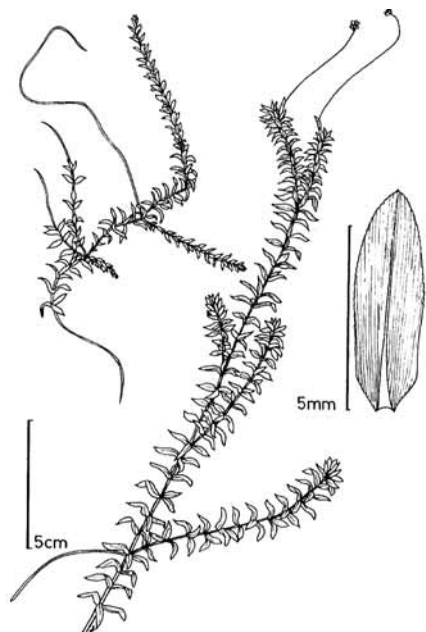
*Potamogeton perfoliatus*. Potamot perfolié

La diversité floristique actuelle dans la Rade est relativement élevée comme c'est d'ailleurs le cas dans l'ensemble du lac.

La composition floristique est relativement banale mais comprend tout de même trois espèces figurant dans la liste rouge des plantes menacées de disparition en Suisse et quatre en légère régression. Elles sont toutefois plutôt répandues ailleurs dans le Petit Lac. A noter la présence de deux espèces envahissantes (Elodées), dont l'abondance reste néanmoins modeste dans la Rade.

La forte densité des herbiers montre que la Rade a les capacités de ses ambitions en termes de ressources pour le maintien du cheptel piscicole et à travers le succès du site d'accueil d'importance internationale qu'elle offre aux oiseaux migrateurs (Convention Ramsar), certains spécimens montrant même une tendance nette à retarder leur départ, voire à s'installer définitivement dans l'opulence du site genevois. Moralité, la forêt sous-lacustre est indispensable à la biodiversité.

\* Jean-Bernard Lachavanne, Raphaëlle Jugé, Beat Oertli et Audrey Greenman, *Flore et faune aquatiques de la Grande Rade de Genève. Diversité biologique et valeur patrimoniale des espèces. Qualité écologique des peuplements. Evolution et état actuel*, Université de Genève, hepia, Service de la renaturation des cours d'eau (DIME-Etat de Genève), 2013.

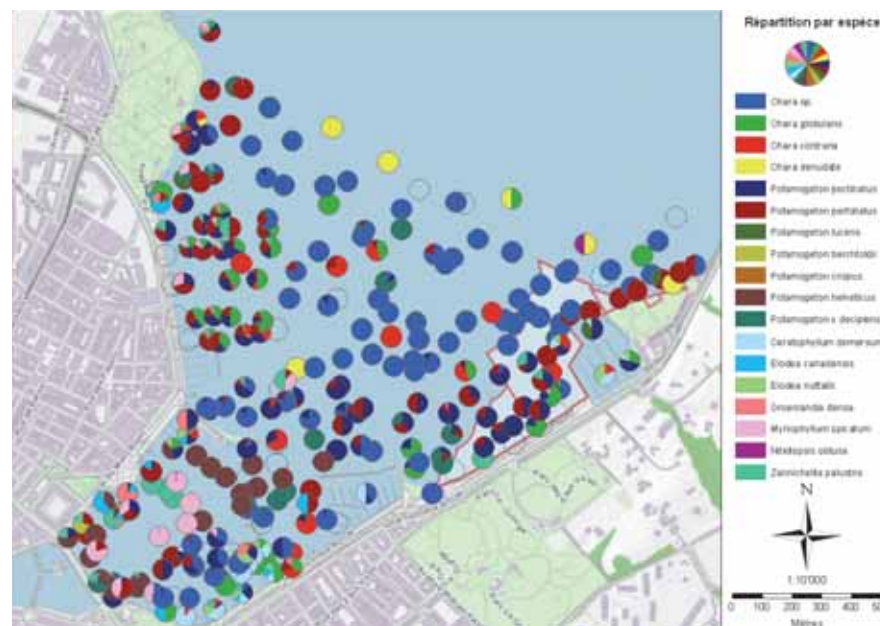


*Elodea canadensis*. Elodee du Canada

exemples de plantes aquatiques flottantes tels les nénuphars et émergentes tels les roseaux en raison de rives artificialisées (enrochements, murs), de l'absence de zones suffisamment abritées et surtout de rivage naturel (grève).

Les plantes aquatiques jouent un rôle écologique très important dans l'écosystème littoral lacustre qui abrite la flore et la faune aquatiques les plus riches du lac. Ces zones peu profondes proches du rivage constituent ainsi un système complexe, dont l'équilibre est fragile. Les herbiers formés par les plantes servent de nourriture, d'habitat, de lieux de refuge, de nourrissage et de reproduction pour de nombreuses espèces animales, en particulier les invertébrés (mollusques, crustacés, larves d'insectes, etc.), les poissons (perches, brochets, gardons, etc.) et les oiseaux d'eau (foulques, fuligules, nettes rousses, etc.). Cette végétation est donc indispensable au maintien de la diversité biologique et produit également de l'oxygène par photosynthèse. La composition floristique des herbiers, leur richesse en espèces, leur répartition et leur densité dépendent fortement de la qualité chimique et du degré de turbidité des eaux ainsi que des caractéristiques des sédiments dans lesquels les plantes sont enracinées.

Bien que les plantes aquatiques soient indispensables à la production piscicole dont nous sommes les heureux bénéficiaires, elles restent les mal aimées de la population, particulièrement des baigneurs qu'elles chatouillent et parce qu'elles servent de support aux petits



Distribution de la diversité végétale aquatique dans la Grande Rade en 2011-2012 (les cercles non colorés correspondent à des stations exemptes de végétation).



Potamots tendant vers la lumière surgis d'un lit de characées.



Chaîne d'œufs de perches sur son support aéré de characées.

# Mémoire ensevelie

Si on regarde la surface du lac, avec de la chance, par bonne visibilité, le fond de l'eau apparaît. Surgissent parfois des galets, des bouts de bois, des déchets, un vélo avec son voile d'algues, un caddy vide... Y distinguer des vestiges préhistoriques est rare et difficile si on n'en connaît pas l'aspect ni la position. Or, l'attrait de l'inconnu incite à la recherche.

CHRISTIANE PUGIN RUSSBACH

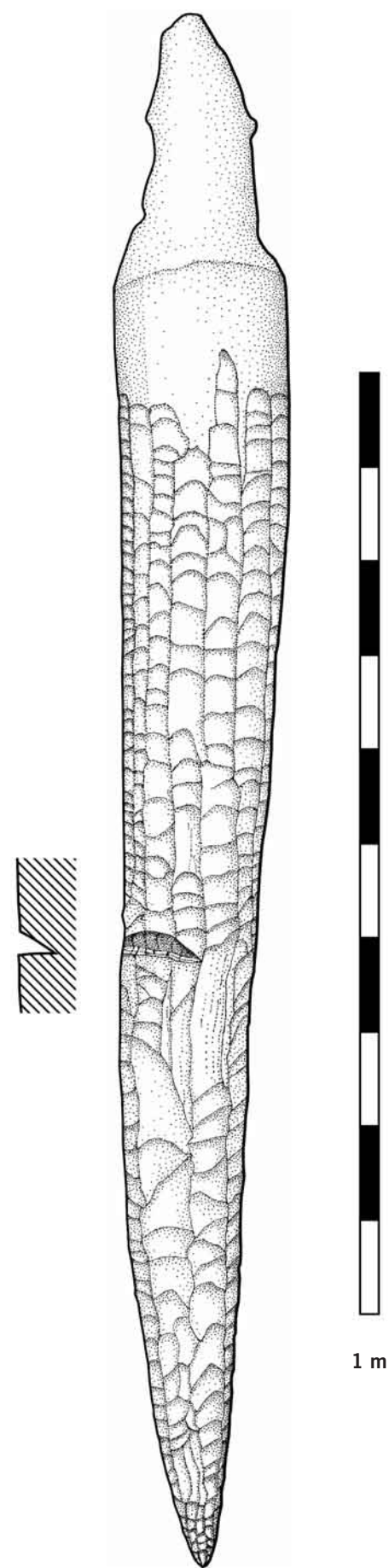
En 1854, après les premières découvertes des palafittes du lac de Zurich, des curieux sont allés voir si la Rade de Genève ne possédait pas les mêmes trésors. Eh bien oui, notre Rade dissimule plusieurs villages préhistoriques enfouis sous l'eau depuis leur abandon mille ans auparavant. Et les eaux les ont bien dissimulés. Mais après avoir été découverts, relevés et même partiellement dragués, ils ont été oubliés pendant encore un siècle. Le Musée d'art et d'histoire recèle des milliers d'objets en bronze ; outils, armes parure, céramique de l'âge du Bronze et quelques haches en roche verte du Néolithique final. Matériel issu des différents ramassages réalisés au gré des aménagements de la rade ; constructions de digues, de ports, comblements et érection des quais.

Initiés en 1830, des travaux ont totalement modifié les rives naturelles du lac et du Rhône. Le Jardin anglais, aménagé sur les déblais des fortifications, les quais, terminés une centaine d'années plus tard, ont comblé les rives et resserré la Rade. Le courant a augmenté, emportant des vestiges archéologiques, recouverts parfois par les nouveaux aménagements. Mais l'espoir renaît lorsqu'en 1985 des archéologues plongeurs sont allés vérifier si notre passé avait encore laissé quelques traces bien dissimulées sous les eaux de la Rade.

Pour toute référence, ils avaient un plan conçu par l'archéologue Hippolyte-Jean Gosse en 1881. Ce document reporte ses observations sur l'extension des stations lacustres. Ils avaient aussi la première synthèse détaillée, consacrée aux sites préhistoriques publiée en 1923 par l'archéologue cantonal Louis Blondel. Ce programme de prospection systématique avait pour objectif de délimiter précisément les sites préhistoriques dans un but de protection à long terme. Mais avec 65 ans d'écart l'érosion a fait des ravages, emporté pilotis et vestiges précieux pour la compréhension de notre passé palafittique.

Alors, en quoi consistent ces trésors cachés ? Des ensembles de vestiges sont composés de nombreux pilotis ; superstructure en bois de chêne de maisons-cabanes, protégées face au large par des palissades de pieux de bois d'essences diverses ; chênes, aulnes, bouleaux. Au sol gisent en désordre les outils et ustensiles de la vie quotidienne des villageois. Une seule nappe de vestiges correspond à la surface couverte par plusieurs villages de quelques maisons construites, détruits puis abandonnés pendant une dizaine à une centaine d'années. Le village lui-même ne comprenait qu'une trentaine de maisons au plus et durait peu de temps, environ une génération. Mais, sur une durée d'une centaine d'années, la place occupée par les vestiges est très importante. Construits au départ sur la plage, après leur abandon, les villages ont été submergés à la faveur d'une remontée générale des eaux des lacs périalpins, à la fin de l'âge du Bronze en Suisse, dès -830.

Les palafittes de Genève sont réparties sur un haut fond (le Banc de Travers) qui traverse la Rade du nord au sud, des Pâquis aux Eaux-Vives, au large des jetées. Il comprend au moins cinq ensembles de vestiges.



Dessin d'un pilotis, extrait sur le site du Plonjon.

Donc, de nombreux villages préhistoriques s'étagent du Néolithique final à la fin de l'âge du Bronze.

La fouille récente du site du Plonjon, du nom de l'ancienne famille propriétaire du parc des Eaux-Vives, a démontré la richesse en informations précieuses sur notre passé lointain. Ce site de l'âge du Bronze final, englouti sous deux à trois mètres d'eau, a livré au moins 2000 pieux sur une surface de plus d'un hectare. Une palissade brise-vagues protégeait l'établissement. La datation des alignements de pieux permettra de reconstituer les plans des maisons et des villages et leur évolution. L'étude de 650 objets récoltés constitue en outre, un témoignage important. Elle nous renseignera sur les influences culturelles des habitants des villages.

# Les instruments de l'exploration

Pour un fumeur, les « dessous de l'eau » s'apparenteraient à un enfer naturel, un milieu anti-sèche, un gâche-plaisir, et pourtant combien de marins ont été représentés fumant la pipe, avant que la censure anti-tabac ne mette le holà...

ARMAND BRULHART

**M**ieux vaut ne pas fumer pour un plongeur, c'est une affaire d'oxygène. L'oxygène – mot composé à partir du vocable grec *oxus*, acide – ferait plutôt penser que cet élément absolument indispensable à la vie contiendrait une substance corrosive conduisant à une mort plus ou moins rapide.

Le monde sous-marin a sa propre histoire, sa chronologie, ses chroniques tragiques, ses mystères, sa mythologie, sa géographie, contes et légendes, ses poissons et ses plantes, ses gisements et ses déchets, sans oublier son sel. Les lignes qui suivent n'ont pas d'autre prétention que d'effleurer un sujet polymorphe, multinational, mondialisé.

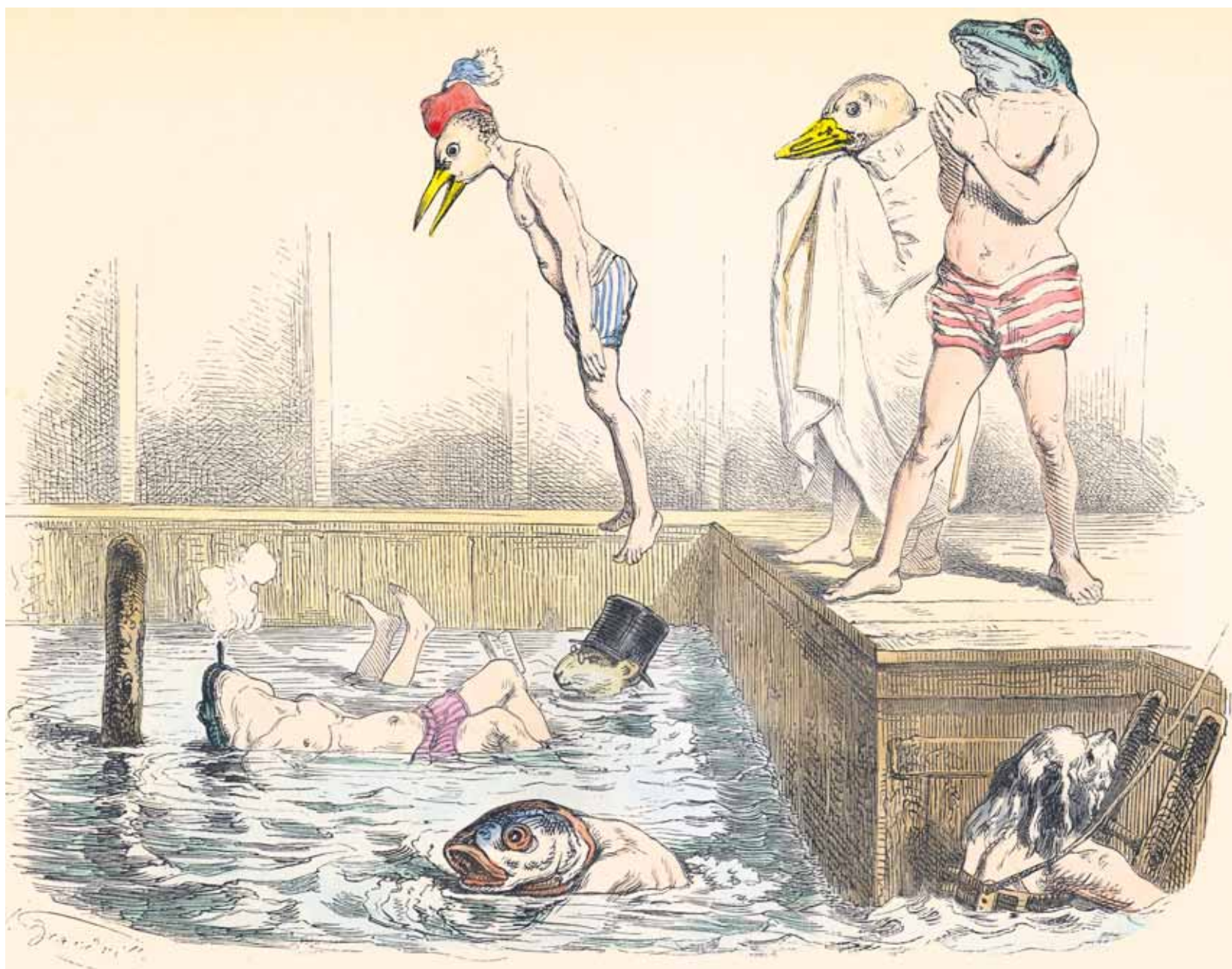
Les Grecs, avant l'*Illiade* d'Homère, avaient attribué le vaste domaine de la mer au dieu Poséidon (Neptune chez les Romains) dont les représentations les plus traditionnelles relèvent d'un archétype bien connu : un homme puissant portant barbe et cheveux torsadés, un trident pour emblème, parfois sur un char tiré par ses bien-aimés chevaux marins, accompagné de tritons et de néréides. Les artistes italianisants l'ont représenté triomphant avec Amphitrite sa femme (Nicolas Poussin), tandis que plusieurs Flamands l'ont assimilé à un horrible vieillard séducteur de chair fraîche (Jacob Jordaens et Jacob de Geyn II), jamais sous l'eau !

Le texte le plus ancien relatif à la plongée en apnée, se trouve dans les *Problèmes*, attribué au Moyen Âge au seul Aristote. Le philosophe s'intéresse aux accidents de plongée et tente d'expliquer l'éclatement des tympanes des oreilles ou les saignements de nez ; ailleurs il indique l'usage d'un « vase renversé qui facilite la respiration des plongeurs », petite phrase qui suggère le procédé de la « cloche à plongée » ; ailleurs encore il mentionne que « certains plongeurs fabriquent des appareils pour respirer et rester plus longtemps sous la mer en aspirant grâce à l'appareil l'air de la surface ; de même c'est sur ce principe que la nature a réglé la taille du nez de l'éléphant ». La belle invention que le tuyau !

« La fabrication d'appareils pour respirer » nous ramène au point de départ de cet article : l'oxygène. L'homme est ainsi fait qu'il lui est nécessaire – sous peine de mort – de reprendre son souffle. Si le tuba se révèle suffisant pour nager entre deux eaux, le tuyau, sans la pulsion, depuis l'extérieur, d'une certaine quantité régulière d'oxygène apparaît inefficace en raison de la pression de l'eau.

Quant « au vase renversé » qui permet la conservation d'une certaine quantité d'oxygène, il a donné lieu à la fabrication d'une série d'habitacles plus ou moins grands, perfectionnés à travers le temps, auxquels on a donné le nom de « cloche de plongée » et baptisés du nom de leur inventeur. La cloche de Francis Bacon est un « tonneau à air », la cloche d'Edmund Halley (1716), le « savant à la comète », est « naturellement » éclairée par du verre ; celle de Charles Spalding d'Edimbourg (1775) utilise le bois en forme quadrangulaire, etc. La première cloche mythique remonterait au disciple préféré d'Aristote, un certain Alexandre le Grand, plusieurs fois représenté par les miniaturistes du Moyen Âge ! Siècle après siècle, les ingénieurs ont cherché à augmenter le temps de plongée, la stabilité de la cloche et donc la durée du travail en profondeur. A considérer l'illustration du *Larousse du XX<sup>e</sup> siècle*, publié en 1928, la cloche, classée sous la rubrique « travaux publics », laisse pour le moins perplexe.

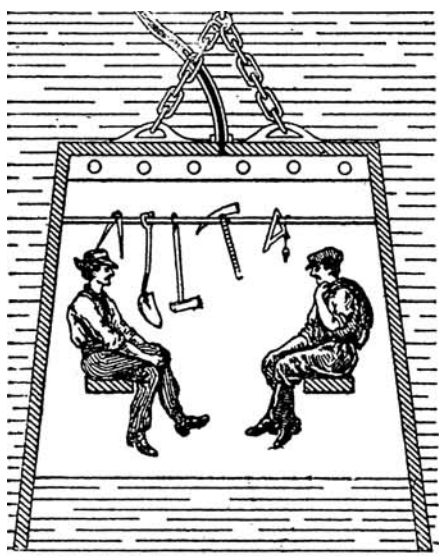
Entre temps, le fameux tuyau relié à un costume surmonté d'un casque a donné nais-



Un artiste facétieux, peut-être inspiré par Esope, La Fontaine ou la métempsychose, a mélangé les animaux du ciel, de la terre et de l'eau, dans le cadre d'une piscine. Grandville, *Les métamorphoses du jour*, Paris, 1869. Ne voyez-vous pas un fumeur ?

sance à une histoire qui a déjà son musée : le *scaphandre* (1859), dont l'occupant s'appelait à l'origine le *scaphandreur*, puis rapidement le *scaphandrier*, sorte de sapeur des mers avec sa hache, son « harpon », ses semelles de plomb. Son tuyau fut, dit-on, très convoité par les requins, comme nous l'apprend le *Trésor de Rackham le Rouge*.

La curiosité de l'homme pour les dessous de l'eau inspirait à certains savants du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle des considérations toutes morales : « l'avarice qui est un vice de tous les âges » serait à l'origine de cette passion qui n'a pas diminué depuis Aristote. C'était bien sûr ignorer que la plongée n'avait pas pour seul but de recueillir des perles et des coraux, de piller des épaves, mais qu'elle constituait une activité alimentaire, souvent essentielle. Aux



Cloche à plongeur publiée en 1928 ou comment l'on transforme le travail pénible en toute décontraction !



Scaphandre de Joseph Cabirol (1888)

pêcheurs d'éponges, de mollusques, de crustacés, s'ajoutent les travailleurs spécialisés des ports et des ponts.

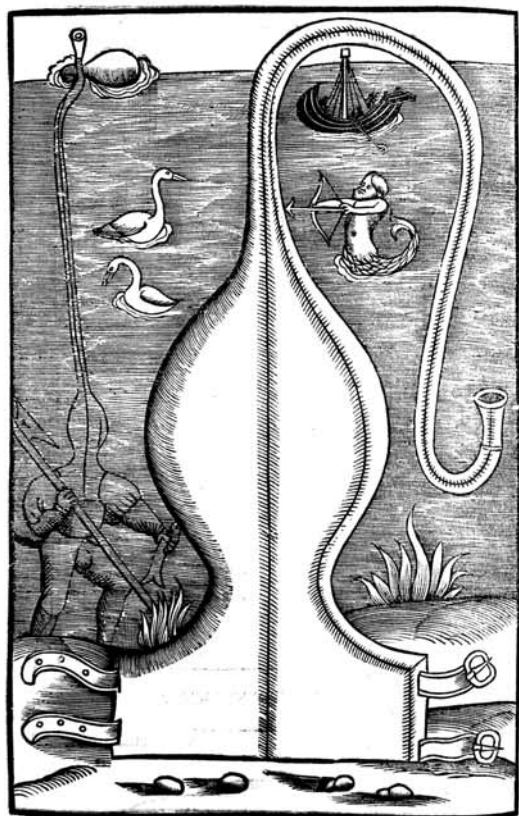
Il faudrait d'ailleurs consacrer un développement aux plongeurs de Chine, de tous les pays d'Extrême-Orient, et du Japon singulièrement, où l'on découvre qu'il appartenait aux femmes de plonger à la recherche des algues nourissières ou des coquillages, selon une très ancienne tradition.

On pourrait aussi raconter une histoire de la plongée sous-marine individuelle et finir par lui donner une coloration rose en la mêlant aux délices de la mer Rouge ; imaginer, dans le même ordre d'idées, que le plus grand des océans est réellement « pacifique ». Mais ce serait oublier que, dans la nature des hommes, la guerre tient une part si importante qu'elle figure bien souvent au premier rang des inventions.

Déjà les écrivains militaires de l'Antiquité avaient laissé filtrer le rôle de ces plongeurs dressés pour nuire à l'ennemi en coupant les cordes des ancres ou en attaquant les coques des bateaux adverses. Déjà était citée l'existence d'un corps d'élite, les *urinators*, capables de déstabiliser la flotte ennemie, mais sans trop fournir de précisions comme s'il s'agissait d'un secret défense. La version moderne des *urinators*, ces fantassins de la mer, apparaît avec les hommes-grenouilles de l'*Opération Tonnerre* (1965), remarquablement contrôlés par James Bond dans un contexte de bombe nucléaire.

Indiscutablement, l'arme des fonds marins se nomme le sous-marin, appelé aussi submersible. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il était impossible d'ignorer la navigation sous-marine, mais celle-ci se limitait encore à naviguer « entre deux eaux ». Il appartenait à la génération des lecteurs de *Vingt-mille lieues sous*





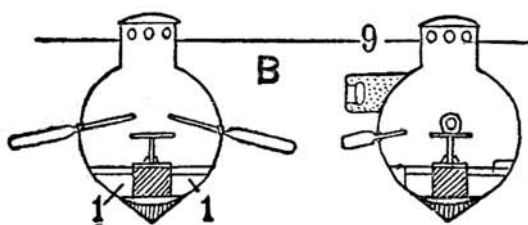
« Le scaphandrier pêcheur avec sa hallebarde », gravure tirée du *De re militari* de Flavius Végèce, Paris, 1532. L'instrument s'attache à la ceinture!



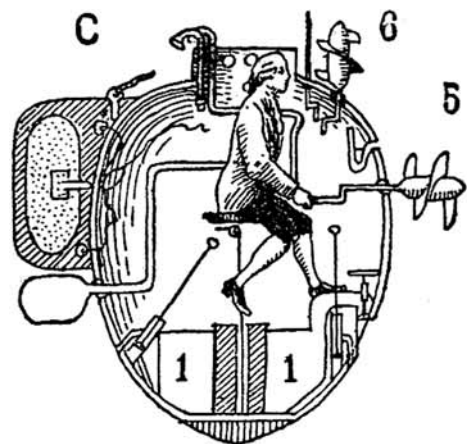
« Le gentil scaphandrier », tiré de Flavius Végèce.



« Le scaphandrier en armure », pendant agressif, tiré de Flavius Végèce.



Première version du sous-marin avec rames de David Bushnell (1773).

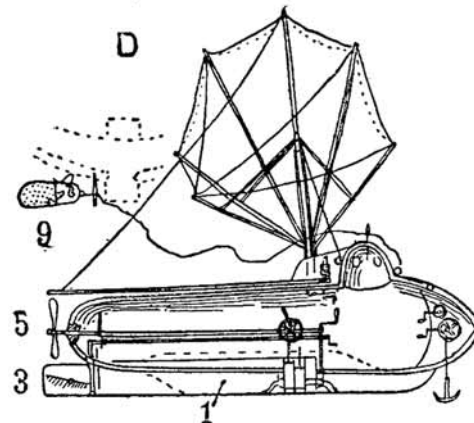


Version améliorée du même (1775?).

les mers de voir surgir de la mer un monstre métallique capable de réunir tous les accessoires que la science et la technique avaient conjugués. Les petits enfants de Jules Verne avaient le privilège d'admirer en 1906 la couverture de *La Navigation sous-marine* qui leur était destinée, ainsi que l'année suivante *Les Sous-marins à travers les siècles*, excellents ouvrages de littérature enfantine pour une préparation psychologique à la Grande Guerre.

Il est vrai que les premiers « sous-marins » avaient un parfum d'innocence, du moins à première vue. Celui que son inventeur, l'Américain David Bushnell, a baptisé la *Tortue* (*Turtle*, 1773) a lamentablement échoué dans le port de New York. L'une des illustrations de la *Tortue* montre son « conducteur », tournant la manivelle actionnant l'hélice arrière et coiffé d'une perruque Louis XV!

En 1797 apparaît le fameux *Nautilus* conçu par Robert Fulton, révolutionnaire par sa forme de squal, mais qui doit son plus grand succès au roman de Jules Verne. Dans le contexte

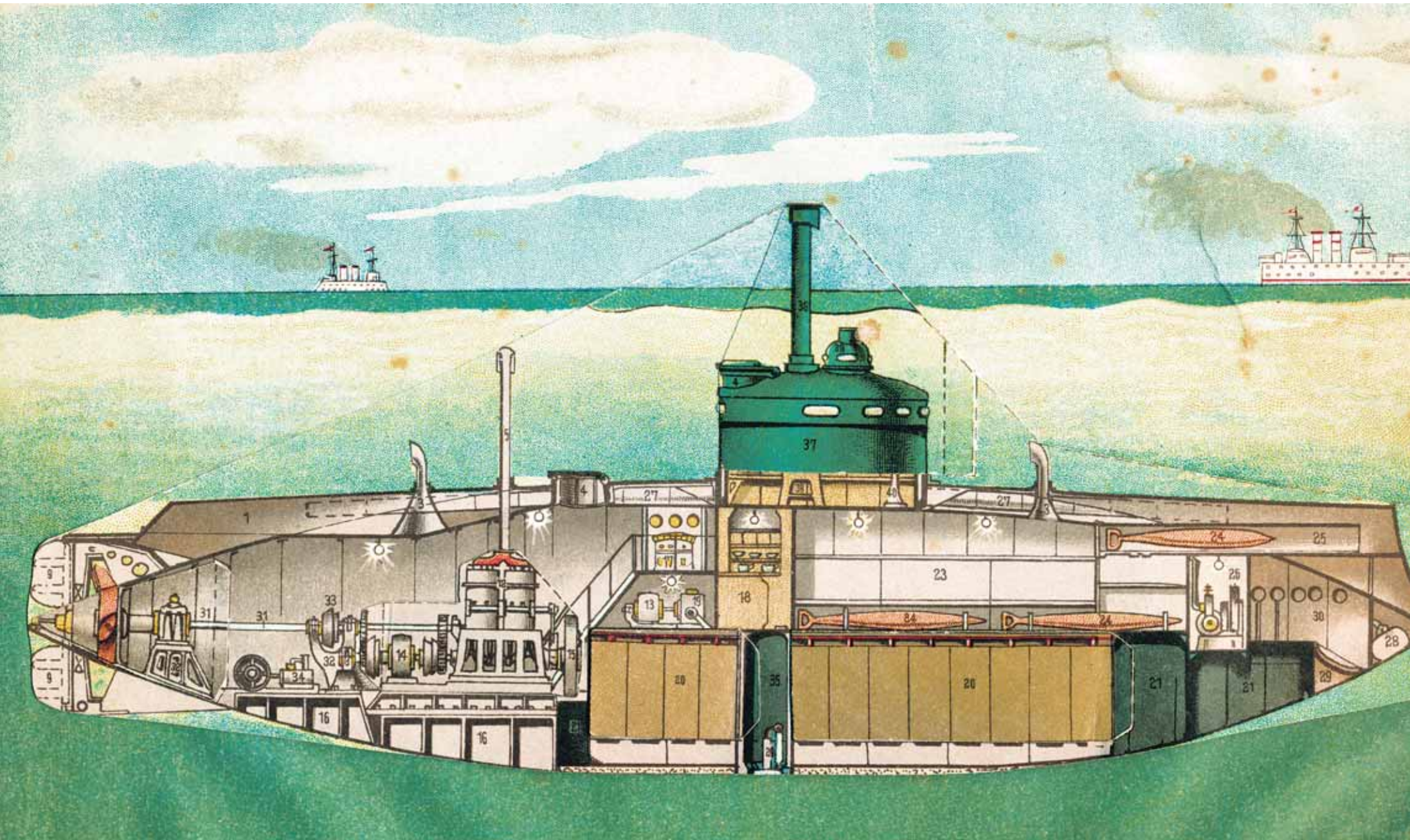


Le *Nautilus* de Robert Fulton, refusé par les Français, puis par les Anglais!

Ci-dessous : Sous-marin, système « Holland ». Extrait de Philippe Hettinger, *Travail et progrès au XX<sup>e</sup> siècle exposant les inventions et applications industrielles*, Paris, 1907.

nationaliste du XIX<sup>e</sup> siècle, la compétition fut secrètement lancée pour créer le sous-marin « idéal », le plus destructeur des requins de la mer. Son rôle dans les deux guerres mondiales, et surtout celle de 1939-1945, a été amplement analysé par les spécialistes, des ouvrages à ne pas mettre entre les mains des enfants, car, comme l'écrit Alfred Hitchcock, ce sont « des histoires qui virent au noir ». La couleur ne change qu'avec le mouvement *Peace and Love* et la chanson qui prend pour emblème le sous-marin jaune (*Yellow Submarine*, 1968).

Parmi les branches de la zoologie, l'ichtyologie concerne les poissons. Ce sont eux qui peuplent les dessous de l'eau et les statisticiens les plus audacieux ne se sont pas encore aventurés à les dénombrer tous. A quoi bon, leur nombre change continuellement sous l'influence des pêcheurs, des éleveurs et des substances déversées dans les eaux. On peut néanmoins imaginer que, s'ils étaient métamorphosés en oiseaux, le ciel serait multicolore et bariolé d'arc en ciel. Décidément la nature est mal faite!



# L'apnée ou le temps dilaté

Pourquoi descend-on ? Qu'allons-nous chercher dans les profondeurs sombres de l'onde, là où il n'y a plus d'horizon ? Dissipé dans l'immensité bleutée, ne subsistent plus que ses contours, ses ombres. Le monde nous laisse derrière lui, poussières perdues dans le cosmos aquatique.

SVETLANA CHAVIGNY

**M**e laissant porter par les vagues, je contemple ces abysses que je tenterai bientôt de rejoindre. Le souffle calme, le corps en harmonie avec l'élément, maintenant tenant le câble qui sera mon fil d'Ariane, je me prépare. Mentalement, la descente se profile. Les premiers mètres, transparents, puis peu à peu le dégradé s'épaissit, pour finalement laisser place à la nuit. Je sais maintenant où je vais.

Une dernière inspiration. Les poumons se gonflent, le corps se délie, puis se brise en un « canard », commençant ainsi la longue descente.

Les premiers mètres sont un combat, une lutte pour que l'élément m'accepte. Je ne suis qu'une particule, beaucoup trop légère pour cet amas bleu. Mes jambes sont soudées, liées par ma nageoire de carbone. Une, deux, trois impulsions. Vingt mètres. En territoire neutre les efforts s'amointrissent, l'eau m'accueille enfin. Mais c'est un court répit. Plus je m'enfonce dans les profondeurs, plus ces dernières me repoussent vers moi-même, comprimant mon air, mes poumons, mon corps. Quarante mètres. La pression, cet ennemi invisible, je ne dois pas chercher à la vaincre. Je la laisse m'entourer, m'englober, je deviens eau. Désormais je vole vers les profondeurs. L'océan est devenu ciel. Les couleurs s'assombrissent, le froid s'installe définitivement, mais je suis libre comme je ne l'ai jamais été. Je vole, réalisez-vous ? Le rêve de tant d'hommes. Soixante mètres. Qu'il est doux ce voyage, mes pensées divaguent, sautant de l'une à l'autre, des voix qui se mêlent, des images. Je suis un embryon dans le ventre de la terre. Plénitude.

Ma montre me rappelle à l'ordre d'un son strident, me signifiant qu'il est temps de regagner la surface. Soixante-quinze mètres. Ma main agrippe le câble, me retournant ainsi vers la lumière. De nouveau je dois lutter. Les abysses, une fois qu'elles vous ont apprivoisé, ont du mal à vous laisser repartir. Les mains en flèche, j'ondule énergiquement afin de m'extirper de leur emprise. Cette mise en mouvement soudaine du corps, sorti d'une si douce torpeur me rappelle que je dois respirer. Lentement, je progresse. Mètre par mètre, les lueurs du soleil viennent réchauffer l'eau, le bleu se fait plus pur, plus clair. J'ai maintenant soif d'air. Enfin, les profondeurs semblent s'être lassées de ma présence, m'évincent vers l'air tant attendu. Vingt mètres. Je suis une fusée désormais, une dernière ondulation et me voilà qui décolle. Les forces qui auparavant me retenaient à la surface m'y poussent désormais. L'eau glisse à toute vitesse sur ma peau, des milliers de bulles d'air m'entourent, comme si elles souhaitaient m'accompagner.

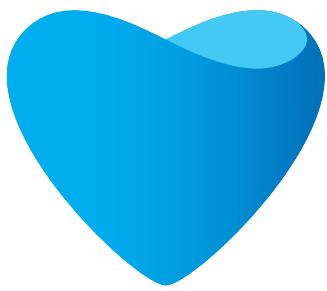
Dans un bruit sourd, je perce la surface. J'inspire, une fois, deux fois, trois fois. L'oxygène a repeuplé les cellules de mon corps.

Il existe une multitude de disciplines en apnée. Tout d'abord celles pratiquées en milieu naturel, souvent considérées comme « reines », car plus proche de la nature, de l'élément dans toute sa pureté : le poids constant (dont il est question dans l'article), le poids variable (descente avec un poids, remontée par ses propres moyens) et enfin le *no-limit* (descente avec un poids, remontée avec un ballon parachute).

En piscine, on distingue deux disciplines : l'apnée statique, consistant à retenir sa respiration le plus longtemps possible tout en étant immobile, et l'apnée dynamique, avec ou sans palmes, où l'on doit faire la plus longue distance possible sous l'eau.



Photographies Benjamin Emeriaud



**eau**  
de **genève**

la plus  
écologique

Qualité  
Contrôlée

100% locale

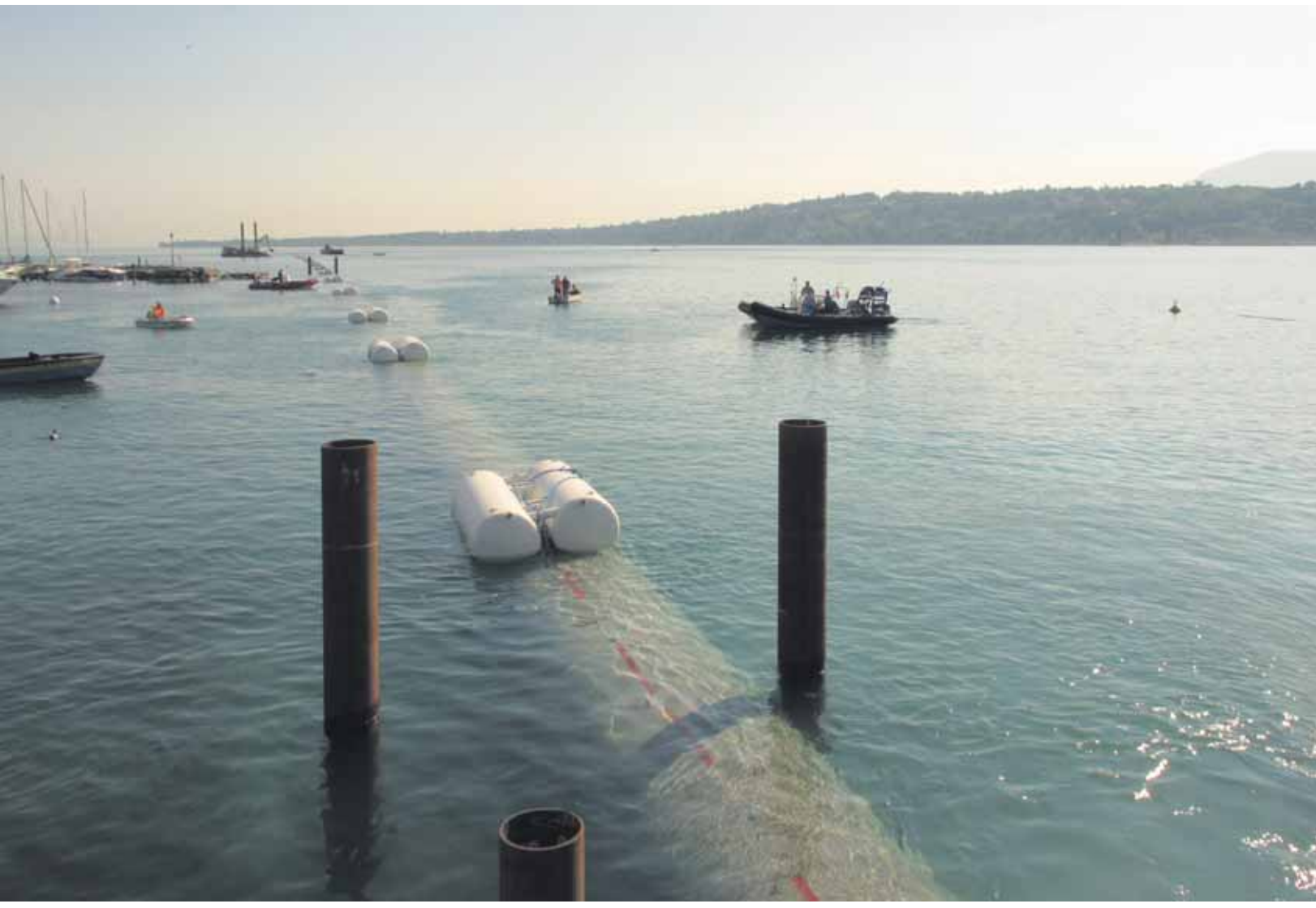
Economique

Équilibrée  
en sels  
minéraux



[www.sig-eaudegeneve.ch](http://www.sig-eaudegeneve.ch)





Photographie Philippe Constantin

# Le monstre du lac à la gueule béante

La grande bouche du tuyau de collecte de l'eau des SIG gît par 35 mètres de fond et alimente en eau potable 300 000 personnes à Genève.

FLORENCIO ARTIGOT

C'est la matrice de plus de la moitié des robinets genevois, le cordon ombilical XXL qui lie toutes les salles d'eau du canton, le siphon monstre qui pompe, qui pompe, qui pompe... inlassablement. Depuis l'an 2000, un monstre glacial vit tapi, la gueule béante dans les profondeurs sombres du Petit Lac. Couvert de sédiments et de moules, comme la croûte ventrale d'une énorme baleine à bosse, ce trou noir métallique de deux mètres de diamètre siphonne l'eau au large de la Perle du Lac. Chaque seconde, la crépine des Services industriels de Genève (SIG) aspire 3600 litres dans son tuyau d'acier gigantesque. Ainsi, ce monstre lacustre avale autant de litres d'eau qu'un banc de cent requins pélerins, dans ce Léman tranquille, de jour comme de nuit. Peu importe le temps ou la température, la conduite-lamproie des SIG fournit, à flux constant, la station de pompage d'eau du Prieuré, 3000 mètres en aval.

Ce monstre a plusieurs noms : les techniciens des SIG l'appellent « la crépine ». Pour les plongeurs professionnels qui s'occupent de son entretien, c'est tout simplement « la grande bouche » ! Une chose est sûre, le débit gigantesque de cette gueule géante modifie une partie des flux dans les tréfonds du Petit Lac. Les pêcheurs l'ont très vite compris : un nuage de nasses s'est formé autour de la bouche, entre deux eaux. La raison ? La succion massive de l'eau du lac charrie dans son sillage les micro-organismes qui amènent leur lot de poissons. Le courant attire ainsi toutes les espèces de poissons – comme la lumière les papillons – qui se nourrissent de ce flux artificiel. Les perches se font rapidement prendre par les nasses à cet endroit. Mais attention, pas de risque de voir un omble chevalier débar-



La crépine ou « la grande bouche ».  
Photographie www.plongeesanssel.com

quer dans votre bain moussieux. Une énorme grille muselle la bête d'un corset grillagé de quatre tonnes et protège ainsi l'entrée de la conduite. Aucune chance non plus de voir un seul micro-organisme surgir de votre robinet. Si l'eau pompée par la station du Prieuré est chargée de bactéries, d'algues microscopiques, de phytoplancton et autres matières en suspension, la pré-oxydation au chlore évite que les moules zébrées, qui prolifèrent dans le lac, n'envahissent la station de pompage.

Lors de la pose de la conduite d'eau potable inaugurée cet été qui relie la station de pompage de l'Arquebuse en passant par le Goléron des Bains des Pâquis (oui la petite passerelle !), l'une des étapes les plus délicates a été la désinfection à l'intérieur de la conduite. Pour éliminer toutes les bactéries avant de faire circuler l'eau potable, les techniciens des SIG, harnachés de leurs équipements de protection, se sont glissés dans ce conduit immergé dans le lac pour en asperger tous les recoins. Cette grande bouche a été posée à une profondeur de 35 mètres exactement pour

préserver la fraîcheur des eaux pompées, puis injectées dans les conduites. L'eau potable garde ainsi une température qui oscille entre les 5 et 8 degrés. Été comme hiver.

Dernièrement, la conduite Prieuré-Arquebuse, qui relie la crépine au réseau d'eau potable du canton de Genève, a entièrement été repensée. Trois ans de travaux ont été nécessaires pour assembler et poser cet ouvrage de 6500 tonnes. Ces travaux herculéens n'ont lieu que deux fois par siècle, la dernière conduite datait de 1955... Et rien n'a été laissé au hasard. Un soin particulier a été porté à l'étanchéité. Pas moins de 550 éléments de douze tonnes chacun ont été assemblés pour ce lombric digne de figurer dans *Dune* de David Lynch. En tronçons de 30 à 400 mètres, ces segments ont été assemblés puis convoyés sur le lac, immergés puis enfin soudés sous l'eau. La conduite forme aujourd'hui une seule tripe inoxydable, ce qui évite les fuites et les risques de contamination. Pendant sa pose, on a trouvé plusieurs dizaines de pieux, vestiges d'un village sur pilotis aujourd'hui enfoui dans la Rade, près du quai Wilson. Ce site aurait été habité par les premiers « Genevois », il y a près de 3000 ans...

De l'avis des plongeurs, la plus belle bouche du lac n'est pourtant pas celle du Prieuré. « Sous l'eau, la crépine des SIG est impressionnante certes, elle mais trop jeune et trop lisse », disent-ils. La plus belle bouche de pompage du lac est plus ancienne. Elle a été abandonnée, comme un gros ver repu, au large de Versoix. Posé en 1908, cet ancêtre a été mis hors service depuis belle lurette. Mais cette vieille conduite s'est transformée en une attraction pour les plongeurs. Quand on nage près d'elle, on croirait voir une épave, comme en pleine mer.

Aujourd'hui, la nouvelle crépine arrose tout le monde dans le canton, d'Hermance à Dardagny. Tranquillement tapie sous l'eau...

## Le bal des noyés

THIERRY MERTENAT

Quai de la Rapée, dans le 12<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Un bâtiment en briques rouges, tassé sur lui-même, entre pont routier et viaduc de métro. Une morgue centenaire au bord de l'eau, l'entrepôt de la mort suspecte, la dernière adresse terrestre des noyés de la Seine. Elle a son vocabulaire pour qualifier l'état de ces corps en décomposition sortis de l'eau. « Peau de blanchisseuse » pour l'un, retrouvé de 48 heures après son avis de disparition ; « tête de nègre » pour l'autre, oublié de tous pendant un mois, découvert par hasard au détour d'une patrouille fluviale, la peau macérée, décollée, les mains orphelines, sans la moindre empreinte digitale au bout des doigts, essorés et laminés par le courant.

« C'est en effet le plus sinistre des cimetières, celui où l'on n'a point de tombeau », note l'écrivain Guy de Maupassant, à une époque où les noyés sans identité étaient exposés pendant trois jours à la vue du public, sur des tables inclinées de marbre noir, dans l'ancienne morgue parisienne, construite dans le style d'un petit temple grec, à la pointe orientale de l'île de la Cité.

Ce genre de cabinet des horreurs a depuis disparu. L'institution a fermé ses portes. Les peurs, elles, demeurent, en même temps que le trafic des corps en eau trouble. Entre le lac et le fleuve, les échanges ne sont pas que gazeux lorsque la mort, accidentelle ou volontaire, s'en mêle. Le cadavre, ici, entame une existence *post mortem* souvent très agitée. Effeuillage violent : ses vêtements sont râpés ou arrachés au contact des obstacles naturels, ses membres subissent diverses agressions, requalifiées en autan de « lésions de charriage » par les médecins légistes.

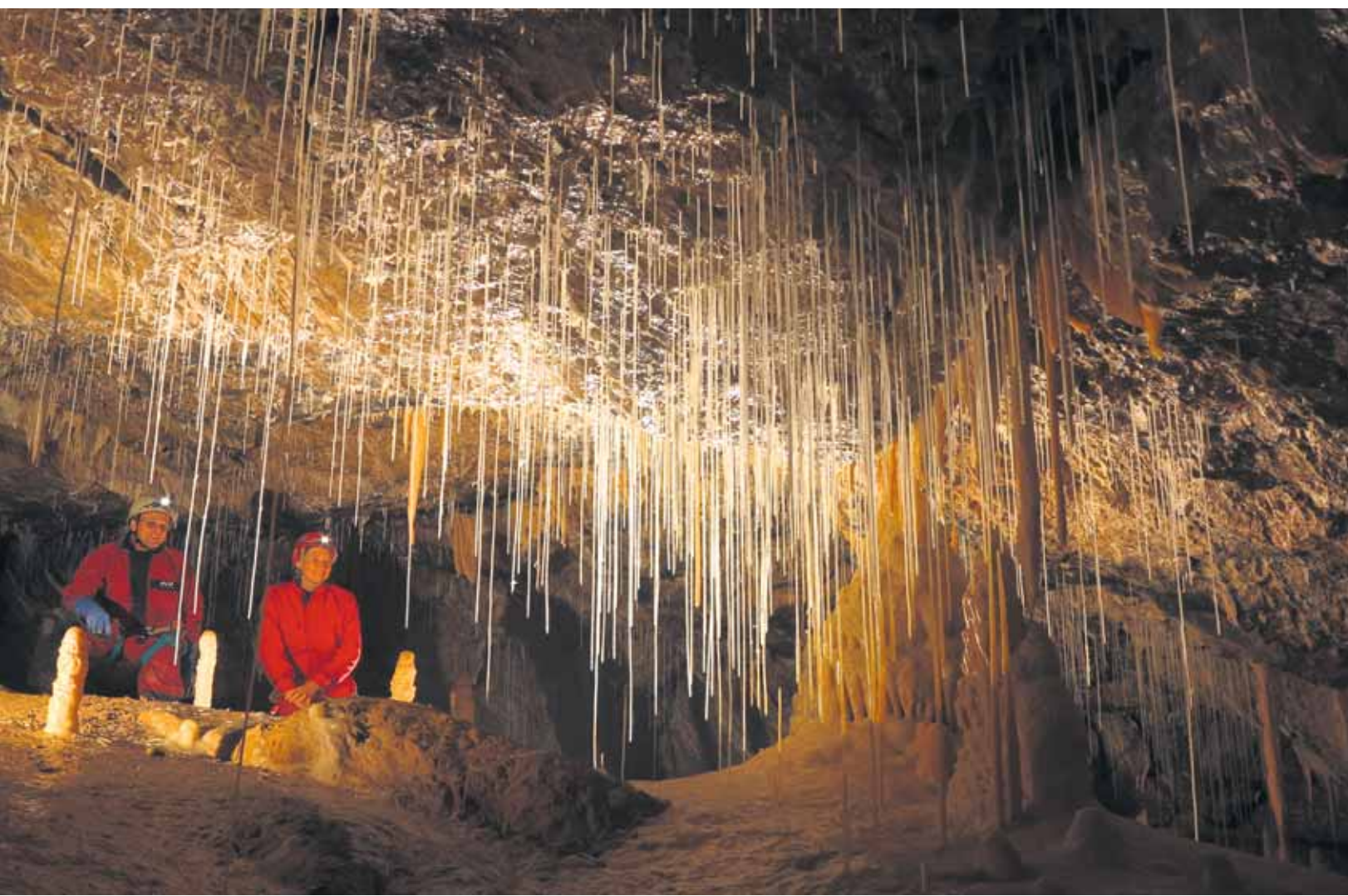
Corps suppliciés, pas beaux à voir, effrayants à découvrir, fortuitement, au gré d'une baignade de plaisir. « Chaque semaine, à la belle saison, je descends le Rhône en apnée », raconte ce nageur amateur, en gardant un œil sur la rubrique des faits divers. « Quand j'apprends qu'une personne s'est noyée et qu'elle n'a pas été retrouvée, j'hésite à me mettre à l'eau dans le même secteur. Je crains la découverte macabre. Je vois des ombres et des volumes bizarres partout. Mon imagination me joue des tours : le fond algueux s'apparente à un linceul verdâtre ; je finis alors par renoncer. »

Le plongeur professionnel, lui, sait ce qui l'attend au moment où il est appelé pour une recherche de personne. « On travaille dans le respect des protocoles et des règles de notre métier, mais, dans cette situation d'urgence spécifique, il y a une sorte d'excitation morbide qui nous rattrape inévitablement, témoigne l'un d'eux. Je me souviens avoir eu un essoufflement subit, consécutif à l'angoisse ressentie face au cadavre enfin découvert ; il avait déjà commencé à se faire coloniser, son visage était rogné de partout. » Par 50 mètres de fond, les prédateurs font ribote, compliquant l'identification judiciaire à venir.

A l'heure des experts et du grand fichage, il arrive que le noyé repêché garde ainsi pour lui le mystère de ses origines. Plus tard, il rejoindra le carré des inconnus sur la colline du Bois de la Bâtie. Cette parcelle fleurie du cimetière municipal n'a rien d'infamant. Elle réconcilie avec la mort avant que l'on retourne se baigner.

# Les grottes façonnées par l'Orbe

«Au commencement fut la pierre...» et quelle pierre, puisqu'il s'agit ici de l'élément de base utile à toute construction, le carbonate de calcium, formant des épaisses couches de calcaire massif!



La fameuse salle des Aiguilles avec ses centaines de fistuleuses. Photographie Peter Bosted

GÉRALD FAVRE

Tout d'abord, l'édifice est exempt de vide. Avec le temps qui s'écoule, il subit les coups de boutoir chimiques et mécaniques de l'eau, agent destructeur majeur de notre planète. En fait, cette «destruction» n'intervient que pour mieux reconstruire, car au sein même du sous-sol s'élabore une somptueuse cité. A l'abri des regards et loin de la lumière, formes et mouvements défient l'imaginaire. Source d'inspirations multiples, l'univers hypogé nous invite à une expérience peu commune.

Il était une fois... Voici 150 millions d'années, à l'emplacement où se développent actuellement les fameuses grottes de l'Orbe à Vallorbe, une mer peu profonde recouvrait tout le pays. Petit à petit, au gré des dépôts marins sédimentaires, s'élaborèrent les roches. Plus au nord, les rivages des terres émergées de cette époque vibraient encore sous le pas des dinosaures. Le paysage devait ressembler aux Bahamas actuelles, une multitude d'îles peu élevées parsemant l'azur liquide.

Puis des millions d'années passèrent, et l'épaisseur des dépôts sédimentaires augmenta. En ce qui concerne la région jurassienne, ce ne sont pas moins de 200 mètres d'épaisseur d'excellents «calcaires à grottes» qui se formèrent en moins de dix millions d'années.

De tout temps et en tout pays les sources d'eau pure jaillissant des reliefs rocheux ont fasciné les hommes. Ces lieux de naissance ont continuellement suscité la curiosité et le respect, que ce soit en rapport avec un certain mysticisme, ou plus prosaïquement en relation avec l'utilisation directe de cet élément indispensable à la vie. La «source» de l'Orbe n'échappe pas à la règle et l'importante rivière souterraine qui surgit en amont de Vallorbe a depuis longtemps représenté un composant essentiel de la petite cité jurassienne.

Depuis fort longtemps, il existe une «Orbe supérieure» et une «Orbe inférieure». Intuitivement, les habitants de cette région



La résurgence de l'Orbe en amont de Vallorbe. Photographie Peter Bosted

jurassienne avaient pressenti la liaison souterraine qui existe entre la vallée de Joux et Vallorbe. L'Orbe supérieure prend naissance pour sa part au lac des Rousses, en France. La rivière s'écoule ensuite paresseusement en méandres avant de se jeter dans le lac de Joux.

La vallée de Joux est en réalité l'un des plus beaux «bassins fermés» que l'on puisse admirer en Europe centrale. Cette dépression a été créée lors du plissement du Jura, lorsque se sont formés les reliefs de la chaîne du mont Tendre et du Risoux. Entre ces deux élévations, une dépression s'est formée selon une direction sud-ouest/nord-est, obligeant alors les eaux de surface et souterraines à s'écouler dans la même direction, au fond de cette gouttière naturelle.

A l'extrémité du lac de Joux (Le Pont), un autre phénomène géologique important intervient. Une gigantesque faille (ou décrochement) de direction nord-sud a déplacé une montagne entière (Dent de Vaulion) à travers la vallée, et ainsi créé un véritable barrage naturel. On comprend aisément pourquoi les lacs et glaciers ont pu, en période froide, subsister à cet emplacement.

On pourrait donc imaginer que l'eau puisse remplir toute la vallée avant de s'écouler par le petit col de Pierre à Punex, entre Le Pont et Vallorbe. C'est sans compter sur les roches calcaires fissurées qui bordent les lacs de Joux et de Brenet, et qui sont capables d'absorber dans les entrailles de la terre des quantités considérables de liquide. Ainsi, de nombreux «entonnoirs» ou «pertes» (Bonport, Rocheray, Moulin, etc.) jouaient ce rôle naturellement avant l'intervention des hommes. Voici un peu



L'Orbe souterraine à l'intérieur de la montagne. Photographie Gérald Favre

plus de cent ans, ces derniers décidèrent de forer un exutoire artificiel en direction de Vallorbe afin d'assurer une meilleure régulation des plans d'eau. Par la suite, cette chute d'eau fut récupérée pour produire de l'électricité.

Les entonnoirs furent également «aménagés» afin de contrôler les pertes. Aujourd'hui l'essentiel du débit de l'«Orbe inférieure» qui apparaît à la source de l'Orbe est assuré par des drainages souterrains en relation avec des surfaces beaucoup plus vastes (flancs du mont Tendre et du Risoux). Cette eau souterraine résultant directement des précipitations tombant sur ces massifs suit quant à elle approximativement le même cheminement que les eaux de surface, mais à plusieurs centaines de mètres en profondeur! Ainsi, au niveau de la vallée de Joux, deux Orbes «superposées» doivent coexister. On se prend à rêver à de spacieuses galeries se développant sous le lac de Joux, dans lesquelles l'Orbe souterraine s'écoule peut-être avec fracas.

Le visiteur emprunte aujourd'hui le tunnel artificiel qui aboutit directement au lac du Cairn. De cet endroit, il surplombe d'une dizaine de mètres l'Orbe retrouvée.

Un éclairage sous-marin adéquat permet de constater que cet important volume noyé est ici particulièrement calme. Le contraste est saisissant si l'on pense à la turbulence des eaux avant ou après le siphon.

Le débit de la rivière est d'environ 3 m<sup>3</sup> par seconde à l'étiage (basses eaux), mais peut atteindre 80 m<sup>3</sup> lors de crues exceptionnelles comme celle qui a eu lieu en février 1990.

En reprenant la visite tout au début de la partie aménagée de la cavité, à partir de la

salle du Cairn, on peut admirer une multitude de formations minérales que la nature a créées dans cet étage «fossile», c'est-à-dire abandonné par la rivière active. Concrétions en tout genre ornent plafonds, parois et sol. Parmi les plus connues, il faut citer les fameuses «stalactites» (tite = tombe) et «stalagmites» (mite = monte) qui représentent les formes de cristallisation les plus courantes que l'on rencontre sous terre.

A part les objets classiques ressemblant à des cierges ou des pendeloques, il existe une infinité de formes dépendant de la solution nourricière et des caprices du terrain. Longeant la première rampe d'escalier, les concrétions se sont développées sous la forme d'une «coulée stalagmitique». Au même endroit apparaissent les premières «fistuleuses» qui sont en fait de petits tubes creux d'environ quatre à cinq millimètres de diamètres, formés à raison de deux à quatre centimètres en un siècle, par dépôts cristallisés de calcite à la périphérie des gouttes d'eau suintant du plafond. Une fistuleuse peut aussi se transformer en stalactite si le conduit central s'obstrue.

Au sommet de l'escalier en colimaçon, de belles draperies ornent plafond et parois. Ces rideaux de pierre se forment lorsque les gouttes d'eau suivent des lignes plus ou moins ondulantes tout en déposant leur carbonate de calcium.

Ayant dépassé la salle Blanche, le visiteur traverse le lac du Mouton qui, en réalité, pourrait s'appeler siphon du Mouton, car il a été asséché afin de permettre le passage à sec. On peut observer à cet endroit, ainsi qu'un peu plus loin, des concrétions formées sous la surface de l'eau, telles des excroissances en «choux-fleurs» ou en «grappes de raisin». La limite de la surface est fort bien marquée par un bourrelet de calcite proéminent.

De nombreux «gours» et «microgours» se sont aussi formés dans cette partie de la grotte après la Grande Colonne. Ces petits barrages naturels sont élaborés également par un dépôt de carbonate de calcium laissé par l'eau ruisselant sur le sol. Un escalier permet d'accéder sur la droite à la salle de la Méduse richement concrétionnée. La grande «colonne», avec ses huit mètres de hauteur, est l'une des plus grandes concrétions de la grotte. Toujours active, elle continue sa croissance. Bien souvent les visiteurs reconnaissent dans cette variété de formes minérales des objets ou des êtres du monde extérieur. Ces désignations sont surtout le fruit de leur imagination et d'une transposition souvent sécurisante, ou au contraire effrayante, en de tels lieux. Le bison de pierre qui se détache sur la droite constitue certainement le meilleur exemple d'une ressemblance visuelle de toute la grotte.

En redescendant en direction de la rivière, on peut encore admirer de nombreuses formations, dont la plus longue fistuleuse de Suisse, qui atteint quatre mètres pour un diamètre à peu près constant de cinq millimètres! Egalement présentes dans la grotte de l'Orbe, il faut citer les «concrétions excéntriques» qui peuvent croître en filaments ou en fines gouttelettes, ignorant les lois de la pesanteur ou encore les fameuses «piles d'assiettes» de la Grande Salle résultant de l'éclatement des gouttes d'eau tombant d'une grande hauteur.

Et, *last but not least*, c'est à cet endroit, dans une véritable cathédrale souterraine, que vient d'être réalisé récemment un émouvant «son et lumière» qui conclut de façon majestueuse cette découverte souterraine proche de Genève. Et ceci grâce au même élément liquide qui nous entoure et qui forme tout près de chez nous le Léman, le Rhône et... la matière première des Bains des Pâquis!

# Fouetter l'air pour sonder l'eau

Allier la plume, le poil et l'écaïlle pour célébrer le berceau du vivant : voilà une bien singulière manière d'approcher l'eau. La pêche à la mouche – puisqu'il s'agit d'elle – a décidément quelque chose de ces sports «so british», mariant l'élégance à l'improbable : la tenue blanche du cricket à ses règles tordues, les valeurs du rugby aux rebonds imprévisibles du ballon ovale. La pêche à la mouche est une course d'obstacles, un jeu du chat et de la souris aux règles complexes. Alors qu'il serait si simple de mettre un asticot au bout de l'hameçon ou de lancer un viron manié pour prendre du poisson.

OLIVIER BOT

**J**e n'ai jamais aimé plonger, ni nager. Et il aura fallu qu'un jour, on me mette en main une canne à mouche et sa soie pour que l'eau devienne ma maîtresse. Une maîtresse exigeante, presque exclusive, jusqu'à l'obsession. Celle qui vous appelle aux aurores comme à l'heure du mythique «coup du soir». Celle qui vous contraint à vous mouiller et à vous plonger dans ce monde étranger autant qu'étrange, de l'aquatique.

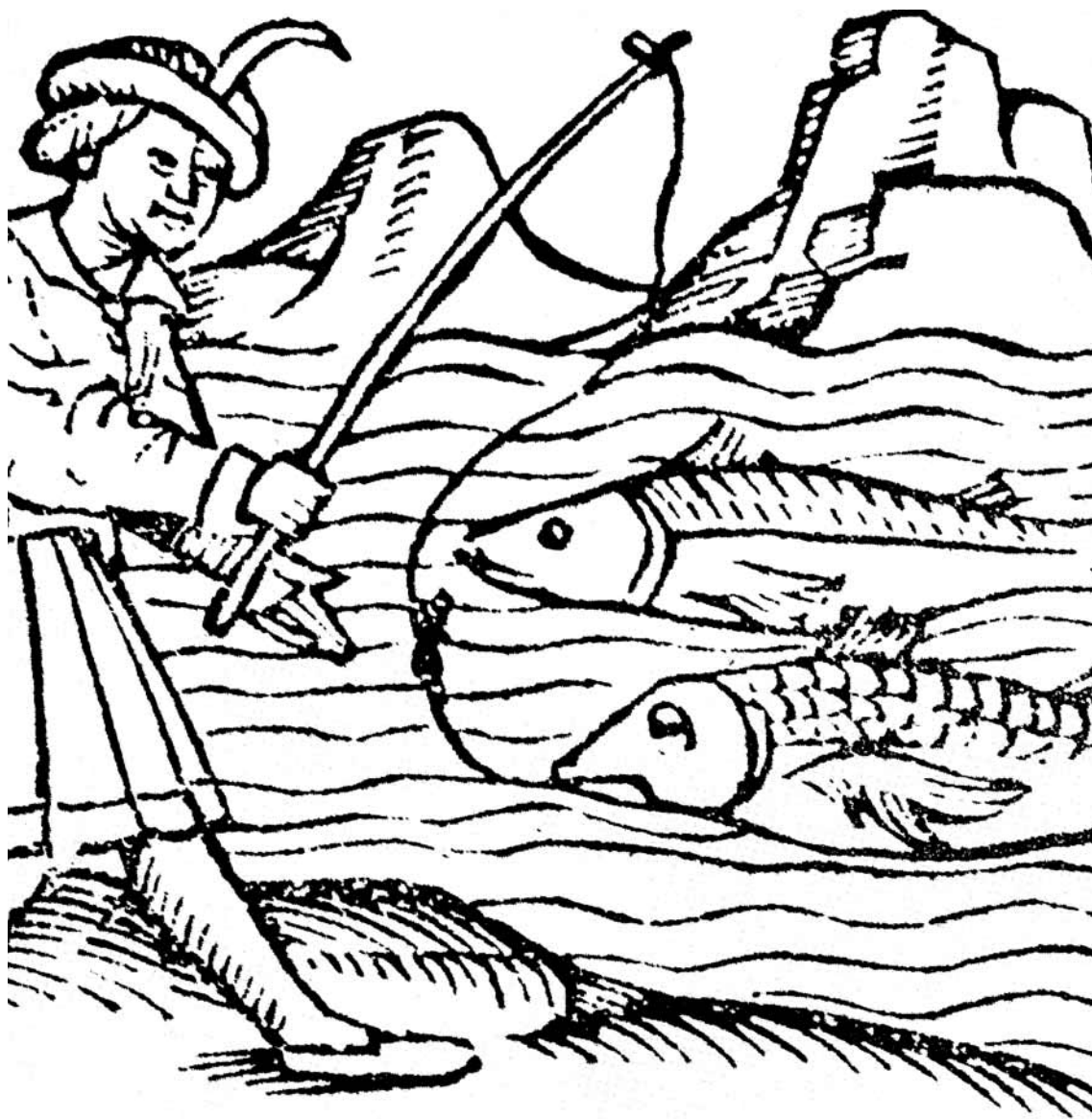
Avant ce moment qui ressemble dans mon souvenir à une forme d'initiation, l'eau était pour moi un domaine hostile et mystérieux parce que je n'en savais rien. Mon père avait failli s'y noyer. Et je ne m'y étais jamais senti dans mon élément. Depuis, je l'ai apprivoisée dans un joyeux pas de deux avec Dame truite. Mais plus on avance dans la connaissance de la rivière et de son vaste petit peuple, et plus le mystère s'épaissit. Comme dans toutes les activités humaines qui donnent des couleurs à la vie. On a beau apprendre du vin, de l'amour ou d'une philosophie, on ne fait jamais vraiment le tour de la question. Il en va de même de la pêche à la mouche. J'irai désormais marcher sur des kilomètres de rivière d'aval en amont en étant certain qu'il n'y aura pas de fin à ma quête. La truite de l'Allondon, la féra du Léman ou l'ombre du Vieux-Rhône seront à tout jamais des énigmes. Même à les approcher de plus en plus souvent et de plus en plus près, on devine qu'il reste encore un long chemin à parcourir pour les connaître vraiment. Pour devenir poisson parmi les poissons. Ce qui doit être le fantasme étrange de tout pêcheur à la mouche...

De quelles nymphes, subimagos, éphémères et insectes terrestres se régalaient-ils ? Pas un jour qui ne serve le même menu. Pas un ciel qui ne garantisse des salmonidés actifs, prêts à se laisser leurrer par un homme fouillant fébrilement dans ses boîtes pour trouver celle – l'unique, la miraculeuse, la préférée – qui fera mouche.

Tiens, ces mouches, parlons-en. Hors saison, vous voilà assis devant une table dans un coin de la maison. Dans de petits tiroirs, pêle-mêle, des poils de face de lièvre, de daim ou de lapin, des plumes de queue de faisan, de cou de coq de pêche ou du duvet de canard, du tinsel cuivre ou argenté, des boîtes de fil de toutes les couleurs. Et sur un petit étai, un hameçon. A votre disposition, de drôles d'outils, presque des instruments de chirurgie pour faire des nœuds ou couper la plume. Et vos gros doigts malhabiles tout juste capables jusque-là de recoudre un bouton de pantalon.

But du jeu : imiter la délicatesse d'une fourmi volante, la structure annelée d'une nymphe de libellule ou la souplesse d'un alevin. Quand j'y pense, je me demande comment j'ai pu passer des heures et des heures à jeter des mouches et des mouches toutes décoiffées et mal fagotées, mal foutues et bonnes à jeter. Avant qu'un jour, miracle, je n'arrive à faire de mes mains (fierté !), une mouche, une vraie, qui soit une belle imitation.

Au printemps et l'été, les pieds sur terre ou dans l'eau jusqu'au nombril, sa ligne ondulant dans le ciel ou flottant sur l'eau, le «moucheur» pêche. Mais il ne pêche pas comme un pêcheur, il pêche comme un chasseur, l'olibrius ! Il scrute la surface de l'eau pour en



deviner les habitants, se focalise soudain sur un point minuscule pour laisser aller sa rêverie. Drôle de pêcheur, vraiment !

Ce faux dandy a quitté l'atelier et l'étau, mais il n'a pas fini de patauger. Il va désormais apprendre à lire l'eau. Alors, il n'est pas rare de voir ces individus arnachés de bobines de fils, les poches pleines de boîtes à mouches qui le font ressembler à Bibendum, assis sur une rive, la canne à mouche posée dans l'herbe. Que fait-il donc au lieu de pêcher, l'animal ? Il observe la rivière. Il cherche à en comprendre les courants qui tournent, accélèrent, sautent un seuil ou contournent une pierre, ralentissent, bondissent ou s'évalent.

La truite en sait plus que lui sur ce bouillonnant univers. C'est le sien. Elle se poste là où l'eau lui amène la nourriture la plus abondante et où elle peut s'en saisir sans trop d'effort. Observer la truite, c'est comprendre la rivière. Lire l'eau, c'est déchiffrer ces entrelacs de voies invisibles et ces postes disputés où le poisson se cale pour grossir et tenir son territoire. Une carte de l'eau et de ses habitants, en somme.

Lire l'eau, c'est aussi porter son regard sur la surface pour déceler ce rond qui tout à coup déclenche l'action de pêche. Ce gobage dont les ondes transmettent une décharge d'adrénaline dans les reins du moucheur, alors que la truite est encore loin d'être dans l'épuisette.

Elle est là, active. Grosse ? Petite ? Que mange-t-elle ? Comment l'approcher sans la mettre en alerte ? Par la droite, par la gauche, sous les arbres, de loin, plus près... Ce gobage est une promesse qui ne sera tenue que si le moucheur en sait assez sur le milieu. Sur la rivière, sur le poisson, sur les insectes qui naissent ou meurent dans l'eau. S'il est suffisamment délicat aussi, pour provoquer ce contact furtif avec le poisson leurré...

Mais le novice vous dira tous les pièges qui l'attendent : mouche mal choisie, mal posée, draguée par la soie quand elle devrait suivre naturellement les ondulations de l'eau, accrochée dans un arbre qui, par malheur et fatalité, est là et bien là, juste dans la trajectoire arrière de votre lancer. Pour vous rappeler que vous n'êtes qu'un apprenti moucheur. Car cette pêche est un artisanat difficile et, lâchons-le mot, parfois décourageant. Sans doute est-ce pour cette raison qu'on dit d'elle que c'est une pêche sportive...

Ce cauchemar du novice commence par l'apprentissage du geste. Il consiste à singer un étrange mouvement d'horlogerie suisse, menant le scion de 2h à 10h pour propulser un leurre. Il n'y a pas au monde de geste moins naturel. Excepté le swing du golfeur, bien entendu. Votre avant-bras, habitué à lancer, n'a qu'une envie, propulser de lui même, tout seul, ce foutu bas de ligne vers l'avant. Alors que l'excitation du gobage est à son comble et vous fait oublier les plus simples lois de la dynamique. Ce n'est pas ce bon dieu d'avant-bras qui posera la mouche dans ce rond en forme de cible. Mais votre soie qui vole et entraîne le bas de ligne pour faire tomber du ciel l'imitation d'insecte dont on attend le jugement de la truite... Vrai, crédible, il sera pris. Faux, pas de saison, il sera boudé ou même recraché.

En faisant tomber en surface une *March brown*, une mouche de mai en tout début de saison ou un trichoptère aux dernières heures d'une belle journée d'été, le «moucheur» suit les saisons des éclosions, de la nature généreuse qui transforme parfois une rivière en un ciel inversé d'où s'envole des gouttelettes de vie auxquelles les entomologistes et les moucheurs sont les seuls à prêter attention avec une certaine bienveillance. Les

larves de moustique me sont ainsi devenues sympathiques.

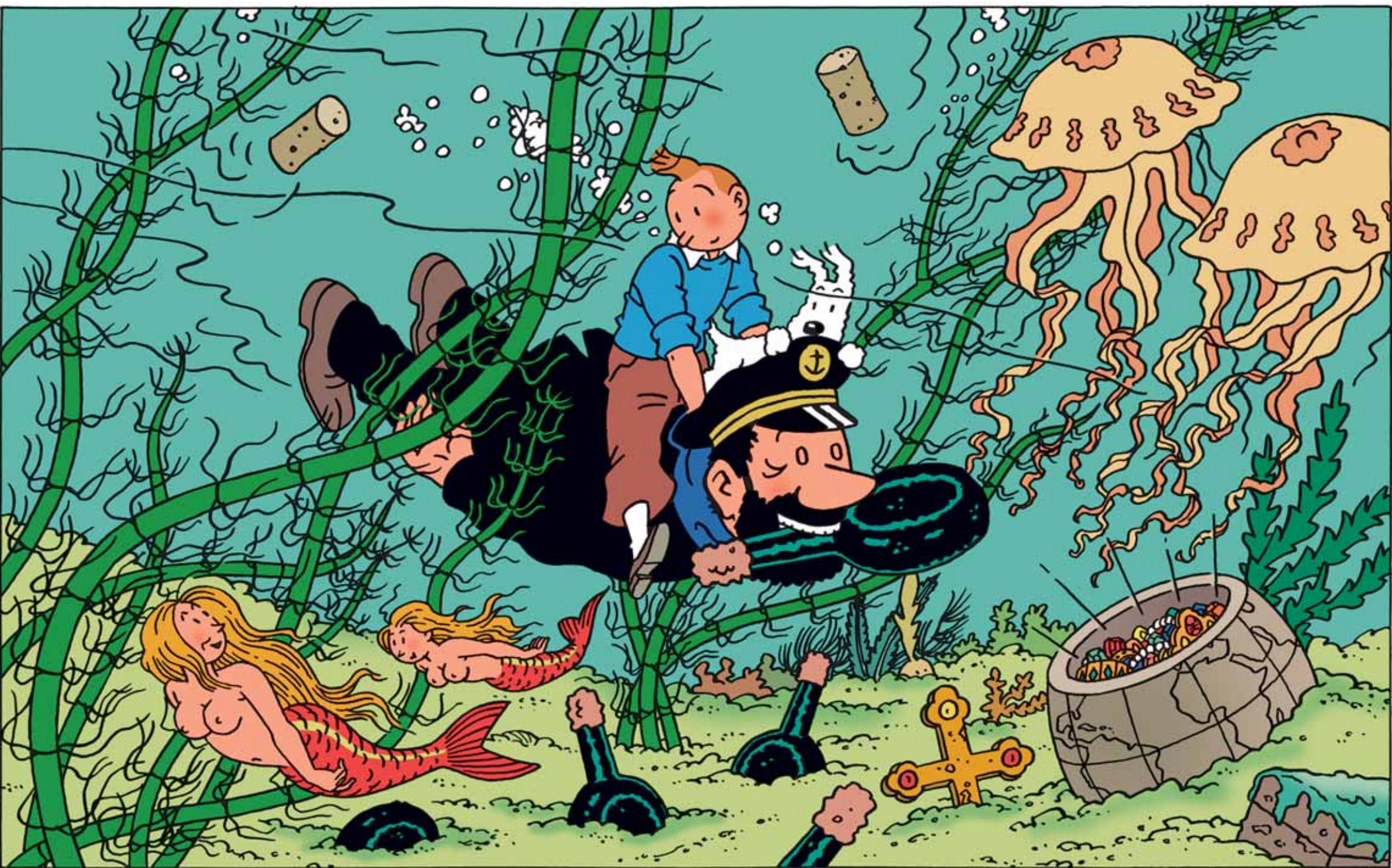
Le pêcheur à la mouche profite pleinement de cet émerveillement d'une nature qui vit et meurt au rythme des éphémères. Et je n'oublierai jamais ce champ de jonquilles qui a jauni mes bottes sur le chemin du ruisseau d'où sortaient par centaines de délicates mouches de mai qui faisaient fleurir les arbres en été avant d'offrir un festin aux truites de cette campagne verte et vallonnée d'Auvergne. Ni cette loutre en Pologne qui chassait près de moi. Ce cerf sortant d'un buisson aux aurores au saut de Vezeles, cette vipère avec une truitelle en travers de la bouche sur la Vis, cette martre sortant la tête d'un trou sur la rive de l'Orbe.

Le ferrage réussi, la fragile canne en carbone – qui craint tant les portières et coffres de voiture – ou plus rustique et lourde d'une vieille canne en bambous refendus héritée d'un pêcheur cacochyme, ploie. Le bas de ligne (une queue de rat pour les moucheurs) est le plus fin possible, toujours à la limite de la casse. La truite ou l'ombre sont désormais le partenaire d'un combat où les chances sont égales. Elle peut décrocher ou partir au fond dans des amas de branches et vous entraîner à entrer plus avant dans la rivière en une marche folle. Elle peut enfin casser ce fil qui vous lie à elle. Partir et vous laisser marri. Une truite de 50 cm ou de près d'une livre vous promet un long combat. Et lors de ce duel, le pêcheur ne gagne pas toujours.

Nombre de pêcheurs ne comprennent pas qu'après ce combat, le «moucheur» aime à relâcher sa proie. La loi suisse lui a d'ailleurs joué un mauvais tour, puisqu'il est désormais interdit de ne pas tuer un poisson... Absurdité. Pourtant, le moucheur consciencieux a pincé l'émerillon de son hameçon pour ne pas blesser l'animal quand il le décroche. Il en admire quelques seconde la robe – verte, marron ou noire piquée de rouge ou de noir – avec toutes les nuances anatomiques d'une belle fario d souche atlantique ou méditerranéenne. Il la prend délicatement au creux de la paume et la caresse dans l'eau, la manipulant d'avant en arrière pour qu'elle se réoxygène, récupérant de la fatigue du combat pour filer d'un vif coup de nageoire caudale. La truite est revenue dans son milieu. Le pêcheur est comblé. Le voilà dans cet état de fatigue proche de la méditation.

Sans la pêche à la mouche, je n'aurais sans doute pas été plus attentif à la qualité de nos cours d'eau que je ne l'étais des insectes aquatiques. Je n'aurais pas non plus ressenti cette colère froide face aux comportements grégaires de ceux pour qui les abords d'une rivière, d'un fleuve ou d'un lac sont comme un dépotoir. Ni désespéré de voir l'activité humaine réduire petit à petit l'univers de la truite qui ne supporte guère les pollutions de nos égoïstes productions.

Des écologistes obtus trouveront que la pêche est une prédation inutile, un loisir qui fait souffrir l'animal. Même s'il est démontré depuis belle lurette que le poisson n'a pas d'organe le lui permettant. Il n'empêche que sans la pêche à la mouche je ferais sans doute partie de ces urbains qui ne savent rien de l'eau et de tout ce qui vit dans ses profondeurs ou sa pellicule. Rien de ce monde encore paradisiaque, quand au milieu coule une rivière, pour le bonheur d'un pêcheur à la mouche.



DESSIN EXEM

# La tête sous l'eau

Je me noie à la lecture de ce thème rédactionnel effrayant. Ce n'est pas une noyade dans un verre d'eau, croyez-moi, c'est une expérience qui remonte à la surface : « Je vais te faire un bouchon »\*, me lançait un chenapan du moment, un voisin du bassin (le moyen fond des Bains des Pâquis) qui me pressait violemment la tête, tandis que je savais à peine nager. Je m'enfonçais ainsi sous l'eau dès l'âge de 7 ans, pour un baptême mémorable.

SERGE ARNAULD

Je m'en remettais vite, en apparence, car le corps remonte spontanément à la surface, Dieu soit loué, mais « j'avais bu la tasse », comme on le disait alors et je recherchais mon souffle en suffoquant, pour sortir de l'eau précipitamment, pour m'éloigner de cet élément qui suscite peur et attirance à la fois.

Peur, lorsqu'il faut se jeter à l'eau, peur symbolique de « toucher le fond » dans la vie. Mais aussi attirance, par association : les dessous féminins des eaux dormantes, de sages demoiselles qui allaient montrer ce qui se cache quand, plus tard, l'adolescent de mon époque ne pouvait s'imaginer que de telles sagesse avaient des profondeurs inattendues.

Et la perplexité que me révélaient de semblables découvertes sur terre me renvoie aujourd'hui à l'épreuve de la vision sous l'eau, lorsque du liquide pénétrait dans mes lunettes (le « masque » pour aller sous l'eau, disait-on en ce temps). La distorsion que cette infiltration procure et qui fait que l'on ne voit plus rien induit un rapprochement : cet aveuglement se lira bien plus tard dans la vie conjugale, lorsqu'il y aura de l'eau dans le gaz, selon l'expression convenue. Et là, l'immersion sera totale, car l'air des amours ne supporte pas d'autres humidités contrariant la fraîcheur des bonheurs conclus.

Basta ! Pas question des dessous d'une affaire, des dessous de table ou des dessous de cartes qui sont aussi une métaphore de la

natation sous-marine. Cette petite distraction des impressions par des assemblages de mots me lasse et aura lassé les lecteurs bien plus tôt sans doute. Au diable, l'apnée prolongée des mauvais souvenirs ! Allons plutôt savourer les bons.

Il en est un tout particulier qu'un auteur célèbre avait promis à ses lecteurs de 7 à 77 ans. Merci, Monsieur Hergé, d'avoir écrit *Le trésor de Rackham le Rouge*. Merci de nous avoir donné préalablement *Le secret de la Licorne* (1943) pour découvrir cette étonnante bande dessinée datant de 1945. Les dessous de l'eau ont pour vous, Monsieur Hergé, gardent pour nous, petits et grands, une toute autre saveur grâce à votre talent.

La couverture, d'abord : Tintin se trouve dans un sous-marin ressemblant à un requin avec son petit chien Milou (dont la truffe, par rapport à l'engin, est particulièrement bien placée). Aux deux tiers de l'album, on constate que Tintin, revêtu d'un scaphandre à l'ancienne, se trouve face à un vrai requin. Ce dernier s'empare du coffret (Mon Dieu, serait-ce le trésor de Rackham le Rouge, avait pensé le plongeur reporter). Aux prises avec le requin, Tintin se défend à l'aide d'une bouteille de rhum trouvée dans l'épave du bateau La Licorne, et voici que le requin est bientôt ivre et s'endort.

Voilà donc la petite leçon par laquelle on triomphe de la peur des dessous de l'eau. C'est un cheminement initiatique. Il faut que le danger vivant se saoule et qu'il succombe au sommeil. Il faut aussi que ce danger vivant ait avalé ce qui est semble être recherché : le

trésor. C'est à cet instant même que surgit le bon souvenir : l'image de couverture montre Tintin dans un sous-marin en forme de requin, tel le Jonas de Matthieu (12/39-40) avalé par le poisson ; et l'effigie du prétendu trésor nous apparaît plus loin dans la gueule du vrai requin, deux représentations si rapprochées pour notre sens commun. La comparaison donne à réfléchir.

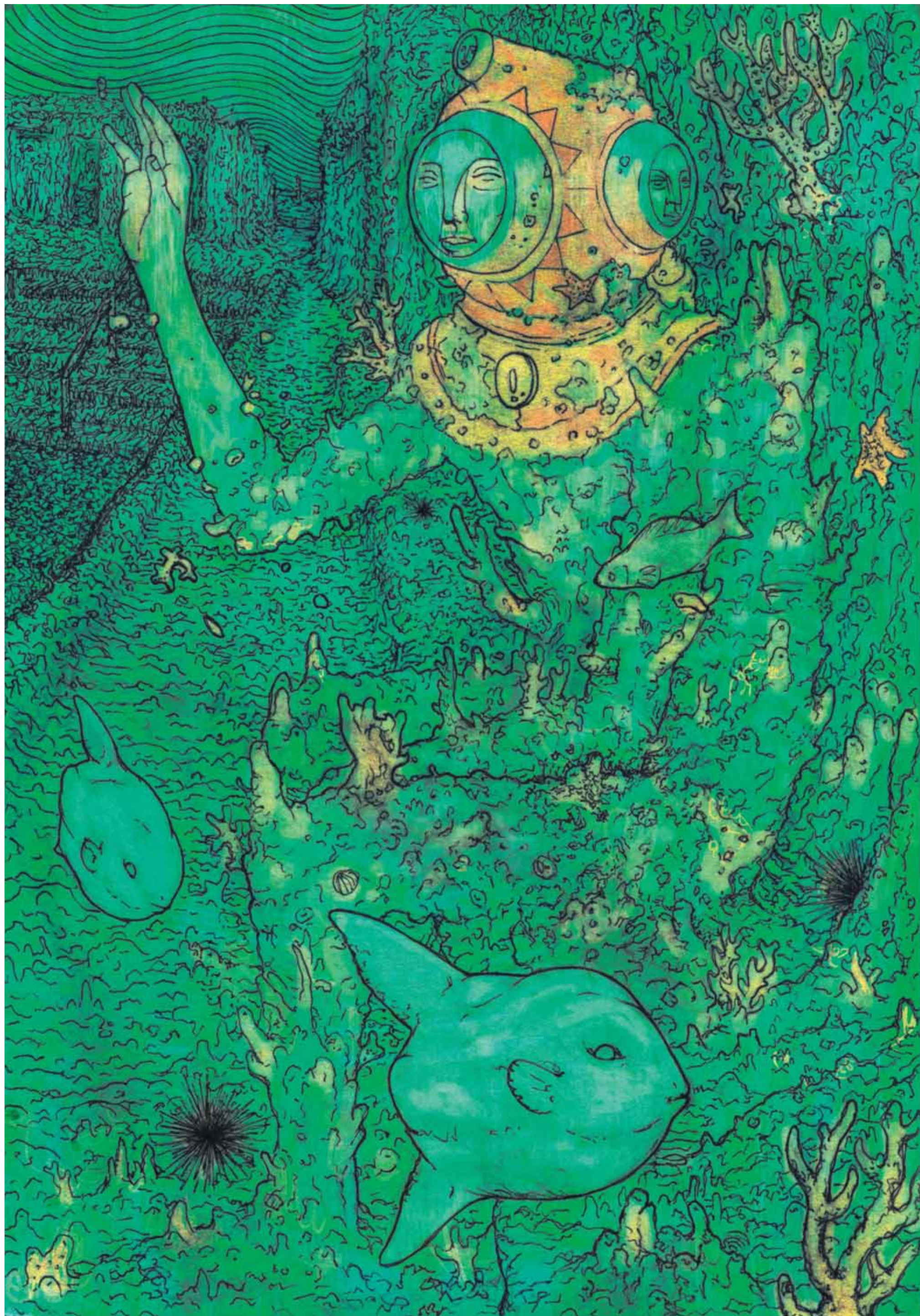
Et ce n'est pas tout. La bande dessinée *Le trésor de Rackham le Rouge* nous montre, sauf erreur de ma part, la première rencontre entre le capitaine Haddock (*ad hoc*) et le professeur Tournesol, l'inventeur distraité et encombrant pour son entourage. Vers la fin de l'album, c'est Tournesol qui permet l'achat du château de Moulinsart, propriété des ancêtres du capitaine et qui fait don de cet objet immobilier à ce dernier. Tournesol a en effet vendu fort cher le brevet de son invention (le petit sous-marin) au gouvernement et consent à ce cadeau en raison de l'expérimentation qu'il doit au navigateur (ce pétulant et vociférant capitaine qui l'avait écarté de prime abord) grâce à l'expédition dans laquelle il a finalement été entraîné après s'être imposé en se cachant dans un canot de sauvetage.

Conclusion des conclusions : c'est à l'intérieur du château de Moulinsart, dans la crypte, que se trouve le véritable trésor de Rackham le Rouge, une découverte due à l'action d'un importun. Tintin dans le sous-marin... le trésor dans la demeure de François, chevalier de Hadoque... Mille sabords ! C'est bien en soi que se révèle la fortune, la richesse intérieure que l'imagination, en ce cas, nous procure.

P.-S. : Dans les derniers jours du mois de juin 2014, j'ai décidé de me lancer à l'eau et j'ai partagé avec un groupe de cyclistes la descente du Rhône dont il a été question dans le précédent *Journal des Bains* : de Genève à Port-Saint-Louis, pour ce qui me concerne. Je ne suis pas un habitué des deux roues comme je l'étais enfant, au temps de ma possession d'un tricycle. Durant tout le trajet, j'étais le dernier, immergé, submergé, mais toujours mes compagnons m'attendaient et me reconfortaient. J'étais certes un pédaleur au bord du Rhône, mais je me suis senti couler par l'effort, plus que récompensé par la vue des paysages. Bien qu'équipé comme les Dupond Dupont qui se déguisent en authentiques marins afin d'être confondus avec l'équipage (quoique leur accoutrement donne à rire, notamment lorsqu'ils chiquent pour en rajouter), jamais mes camarades de course ne se sont moqués de moi. Les Dupond Dupont ne sont pas particulièrement choyés dans la bande dessinée, parce que leur apparition touche au ridicule, la plupart du temps. Mes amis cyclistes m'ont fait connaître au contraire, bien que l'on pût rire de moi, une part sincère de l'affection sociale que la solidarité sur route fait naître.

Moralité : richesse intérieure de l'imagination et, momentanément, vie collective d'exception se conjuguent pour maintenir nos têtes hors de l'eau.

\* Une figure analogique, tirée du pêcheur à la ligne dont le bouchon s'enfoncé lorsque le poisson est pris.



GABRIEL VAN DER LINDEN

L'illustration de Gabriel Van der Linden, élève graphiste de 3<sup>e</sup> année spécialisation illustration/narration au CFP Arts appliqués, évoque un instant privilégié aux Bains des Pâquis, où il est possible de se retrouver protégé des attaques urbaines dans un monde différent, là où faunes lacustre et marine se rencontrent. A en croire les coraux qui se forment sur le scaphandrier, la période d'introspection peut être relativement longue. Pourtant, le geste de la main du plongeur s'apparente à un signe annonciateur de la fin de cette période salvatrice de repli et présage un retour vers le monde réel après un séjour réparateur dans l'espace protégé des Bains.

Frédéric Ottesen, directeur a.i. CFP Arts appliqués



## Deux ou trois notes à propos de la vigilance

La plupart des gens ont leur bar favori où ils aiment retrouver leurs amis et partager un verre. Je préfère quant à moi boire avec mes amis à la maison. J'ai en revanche ma piscine municipale préférée, où je vais faire des longueurs à mon propre rythme et où je croise d'autres nageurs inconnus, bien que nous échangions quelques coups d'œil et parfois un sourire.

JOHN BERGER

De telles piscines n'ont rien de commun avec celles, privées, des gens bien portants, et moins encore avec celles, luxueuses, des très riches, ceux-là mêmes qui dilapident de façon catastrophique le futur de notre planète.

Le port du bonnet de bain y est obligatoire. De même qu'une douche et un shampoing avant de sauter ou s'immerger par une échelle dans un angle du bassin. Je plonge et, comme je fais mes premières brasses sous l'eau, j'ai la sensation de pénétrer une autre dimension temporelle, similaire peut-être au sentiment qu'un enfant pourrait avoir quand il décide d'aller d'un étage à l'autre de la maison.

Comme nageurs, nous partageons tous une sorte d'anonymat égalitaire. Pas de chaussures, pas de marques de rang. Juste nos maillots de bain. Si vous touchez accidentellement un autre nageur ou une nageuse, vous vous excusez simplement. La cruauté sans limite envers nos semblables, la cruauté dont nous sommes capables quand sommes régentés et endoctrinés, est ici difficile à imaginer tandis qu'on entame sa vingtième longueur de bassin.

Les murs extérieurs et le toit plat de la piscine municipale sont en verre. Ainsi, dans l'eau, on peut voir les bâtiments alentour et le ciel. A l'ouest, il y a une pente recouverte d'herbe, au sommet de laquelle pousse un haut et large érable argenté. Je regarde cet arbre en pratiquant la nage indienne.

La forme globale de cet arbre, avec ses nombreuses branches s'élançant vers le haut, est la même que celle de n'importe laquelle de ses feuilles. (Cela est plus ou moins évident selon l'espèce végétale). La feuille d'érable est pennée. Réminiscence d'une plume. (Le mot latin pour plume est *pinna*.) La face de la feuille est d'une couleur vert salade, alors que son dos est d'un vert argenté. Son destin penné est gravé dans l'érable.

Je décide que sitôt sorti du bassin j'en ferai un dessin ; un croquis de l'arbre entier et, sur la même page, un agrandissement d'une de ses feuilles. Comme ça, me dis-je, toujours nageant, cela évoquera d'une certaine façon le code génétique de l'érable. Ce sera en quelque sorte le récit de l'érable argenté.

De tels textes appartiennent à un langage sans paroles que nous déchiffrons pourtant depuis notre plus tendre enfance, bien que je ne sache le nommer.

Plus tard, je nage sur le dos et je regarde le ciel à travers la verrière du plafond. Un bleu vif traversé de cirrus que je suppose onduler à une altitude de 5000 mètres. (Le mot latin pour boucle, volute, est *cirrus*.) Les volutes se déplacent lentement, se rejoignent, se séparent comme les nuages glissent dans le vent. Je peux mesurer leur passage grâce à la structure du toit vitré. Sans cela, il serait difficile de remarquer leur progression.

Le mouvement des volutes vient apparemment de l'intérieur même du corps de chaque nuage, et non pas d'une pression externe ; il vous fait penser aux mouvements d'un corps endormi.

C'est probablement pourquoi je m'arrête de nager et que je fais la planche. Mes gros orteils seuls crèvent la surface. L'eau au-dessous de moi me soutient.

Plus j'observe ces volutes et plus je pense à des histoires sans paroles. Des histoires sans paroles comme savent les raconter les doigts, sinon qu'ici ces histoires sont racontées par de minuscules cristaux de glace dans un silence bleu.



Hier, j'ai lu dans la presse que vingt Palestiniens ont été soufflés par une bombe dans leur maison à Gaza, que les USA ont secrètement envoyé 300 soldats de plus en Irak pour défendre leurs intérêts dans les raffineries de pétrole, que James Foley, un journaliste américain retenu en otage par l'Etat islamique a été filmé durant le rituel de sa décapitation, et que 35 immigrants illégaux venus d'Inde, hommes, femmes et enfants, ont été trouvés suffoquant dans le container d'un bateau qui venait juste de traverser la mer du Nord pour accoster à Londres.

Le cirrus glisse vers le nord, jusqu'à l'extrémité de la piscine. Je flotte sur le dos, immobile. Je le regarde et dresse avec mes yeux le motif de ses ondulations.

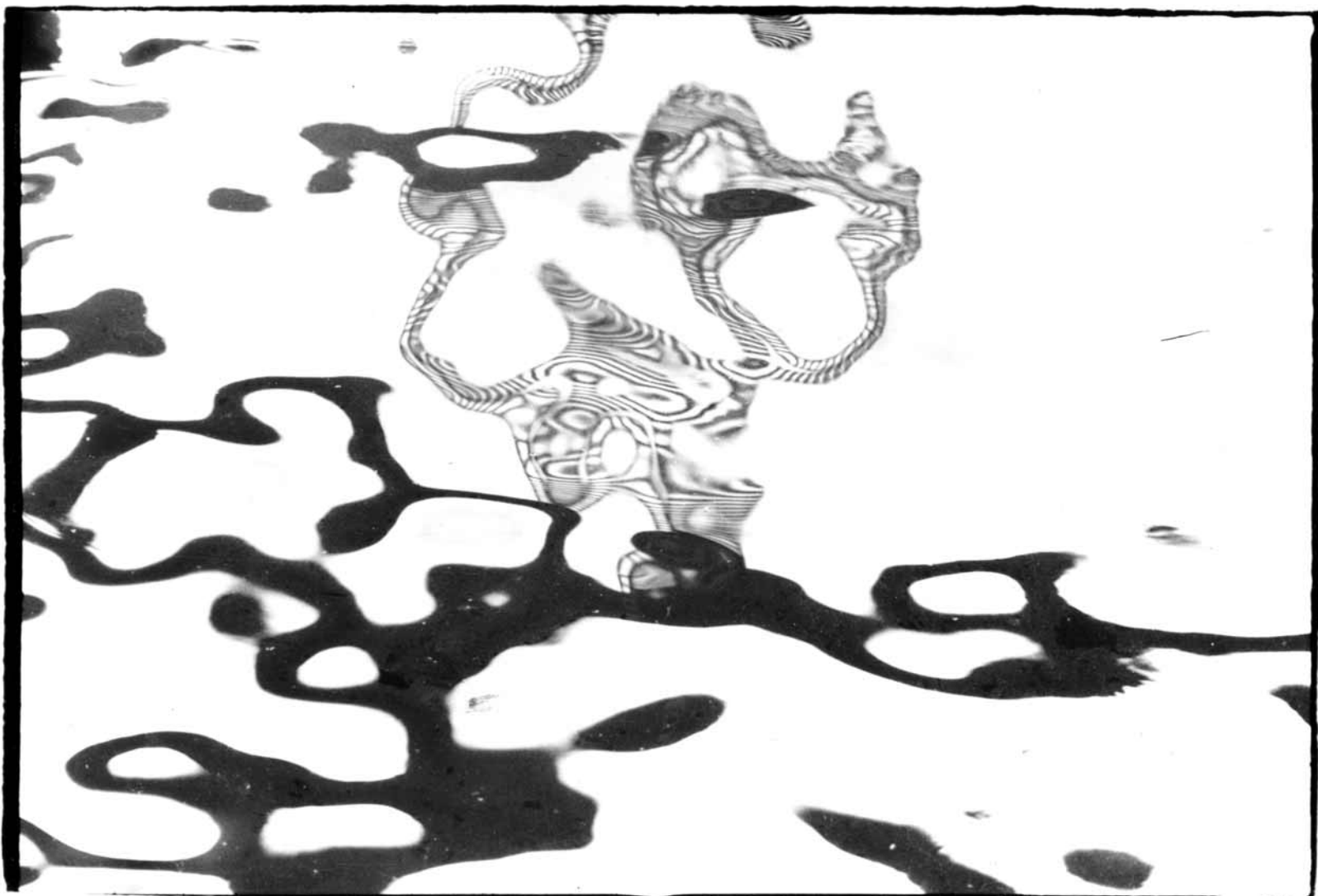
Puis, l'assurance que la vue offre des changements. Cela me prend du temps pour comprendre comment. Lentement, le changement devient évident et l'assurance plus profonde.

Les volutes du cirrus blanc observent un homme flottant sur son dos, les mains derrière sa tête. Je ne les observe plus, ce sont eux qui me regardent.

Penser demain à chercher les détails de cette manifestation contre le nouvel ordre mondial qui se déroulera la semaine prochaine...

Traduit de l'anglais par Philippe Constantin.

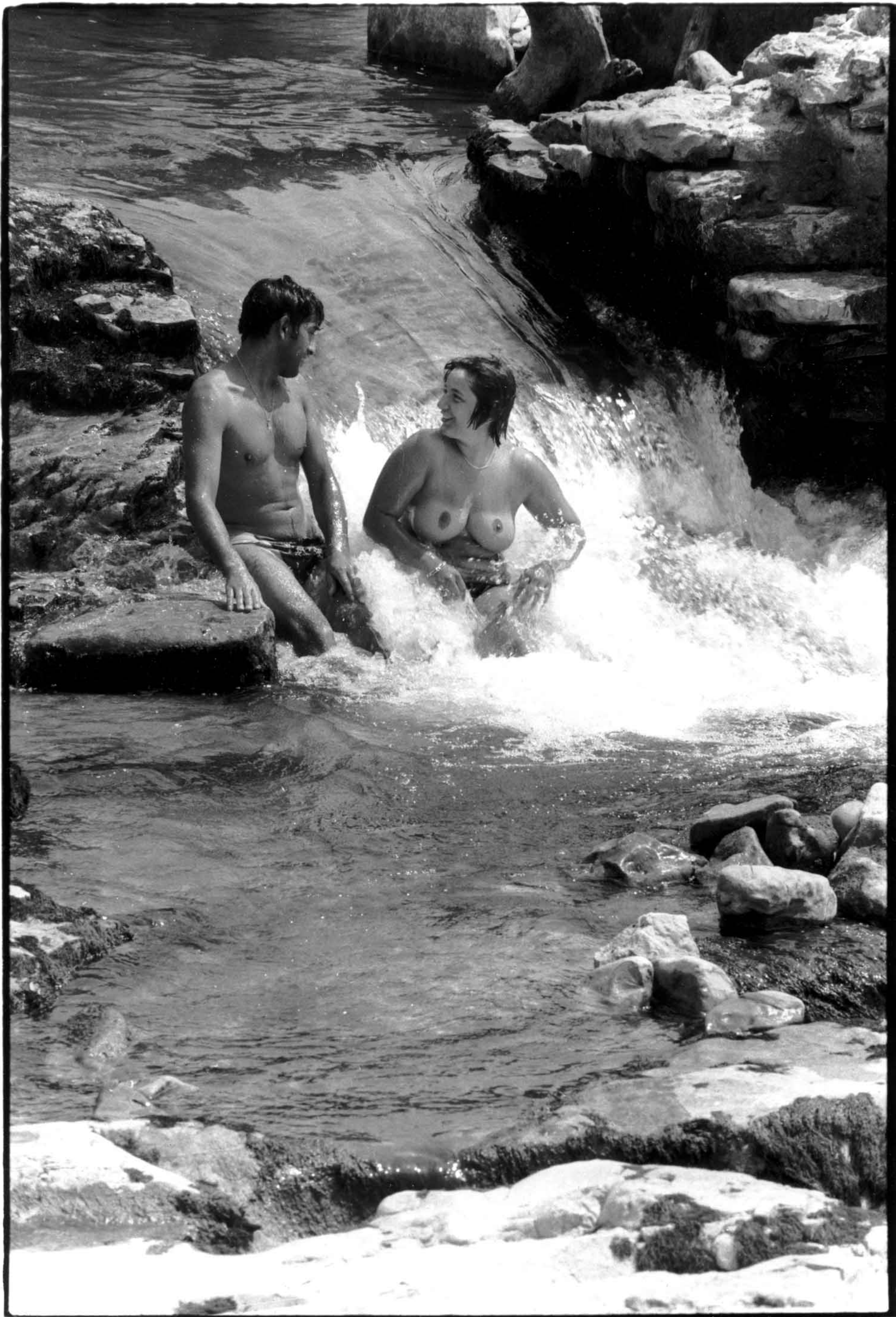
Né en 1926, John Berger est un écrivain, poète, peintre, critique d'art et scénariste britannique. En 1972, il reçoit le Booker Prize pour son roman *G*. Scénariste pour Alain Tanner dans les années 70, il conçoit également pour la BBC en 1972 une série documentaire sur l'art, *Ways of Seeing*. Il a cosigné de nombreux livres avec le photographe genevois Jean Mohr, dont *Le septième homme* et *Un métier idéal*. Il vit en France, entre la Haute-Savoie et la région parisienne. Ses ouvrages récents sont publiés en français aux éditions de l'Olivier.



## Eaux mortes Eaux vives

PHOTOGRAPHIES JEAN MOHR [www.jeanmohr.ch](http://www.jeanmohr.ch)







DESSIN HERRMANN

# La Grande Dixence

Le chantier avait été phénoménal. Dix ans d'un dur labeur, éreintant, harassant de compétitions, d'explosions, de cascades de pierres, de froid et de rigueur. Une fierté aussi pour beaucoup, d'avoir participé à l'élaboration de cet ouvrage pharaonique dans des conditions si pénibles.

PHILIPPE CONSTANTIN

Mon oncle Paul n'avait apporté sa pierre à cet immense édifice qu'à la toute fin, au moment de la mise en service du barrage, quand on avait ouvert les vannes pour laisser le lac se remplir et inonder la vallée, verrouillée par quelque six millions de mètres cubes de béton.

Les ingénieurs avaient envoyé Paul, seul avec son scaphandre, aller examiner les parois de retenue et les batardeaux, derrière lesquels les énormes turbines attendaient leur baptême.

Mon oncle avait gardé de cette immersion un souvenir émerveillé de petit enfant. Il n'était pourtant pas sans méconnaître les paysages sous-marins les plus fantastiques, ayant plongé autrefois dans des cathédrales d'hexacoralliaires et de comatules, dans des grottes capitulaires et labyrinthiques ou dans des forêts merveilleuses d'algues et de troncs pétrifiés.

Issu d'une famille comme la nôtre, désespérément accrochée à ses bisesses et recluse sur elle-même, il avait étonnement été le premier à quitter la vallée, pour n'en revenir que bien des années plus tard, doté d'une profession que personne ne croyait tout à fait réelle. Pour les gens d'ici, les scaphandriers appartenaient à ce monde fantasmé d'un Jules Verne trop imaginaire, dont on lisait les histoires en famille le soir au coin du feu.

L'oncle était revenu au village avec l'accent ensoleillé des peuples occitans dont il ne voulait plus se départir et tout son attirail de plongeur. Le scaphandre trônait au milieu du salon comme une étrange divinité qui nous interrogeait et nous fascinait. Il était le point de départ de toutes les aventures dont Paul voulait bien nous abreuver, tandis qu'il buvait sec, coup sur coup, avec une régularité de métronome, de petits verres de l'acide piquette transparente qu'il produisait sur son lopin de vignes.

Plus que tous les récits fabuleux qu'il nous avait contés jusque là, le dernier en date dépassait de loin nos rêves de gamins. L'entreprise des eaux du Valais l'avait mandaté pour cette expertise du barrage au moment de sa mise en eau. Un travail inédit pour l'oncle Paul, un travail dangereux surtout, mais qui ne semblait pas l'effrayer pour autant.

Ce qui au village n'avait été jusqu'alors qu'une rodомontade d'alcoolique affabulateur le propulsait soudainement à l'égal des dieux et son aura allait coiffer longtemps encore

d'un éclat particulier le Mont-Blanc et les cimes de la vallée. C'était donc vrai. Paul avait bien travaillé toutes ces années comme plongeur. Personne n'osait plus le traiter de menteur ni mettre en doute les récits des invraisemblables péripéties qu'il prétendait avoir vécues dans les ports du monde entier.

Ce matin-là, il avait préparé tout son attirail d'exploration subaquatique. Nous avions été surpris de voir le scaphandre rester au salon. Au lieu de cela, il avait sorti une double bouteille jaune reliée à un détendeur Cousteau-Gagnant et une combinaison noire qui ressemblait à une peau de requin. Il avait revêtu, par dessus la combinaison, un épais pull marin breton pour contrer le froid de cette eau venue du glacier.

Nous l'avions vu disparaître avec une certaine appréhension, suivant avec inquiétude le mouvement des bulles qui nous indiquait que l'oncle respirait toujours et qui nous permettait de suivre son cheminement invisible.

Une foule immense s'était rassemblée pour participer à ce qui désormais relevait de l'exploit et l'espoir de créer peut-être dès le soir même, autour d'une table du bistrot du village, le début d'une légende.

Parfois, la foule ne voyait pas les bulles. Elles avaient éclaté une seconde avant à telle hauteur et les suivantes ne venaient pas. Un distrait les repérait alors vingt mètres plus loin et un soupir de soulagement montait comme une vague. La tension devenait plus forte à mesure que le temps passait. Personne n'avait imaginé ou demandé combien de temps l'exploration durerait, mais chacun avait pensé qu'elle n'excéderait sans doute pas plus de quelques minutes; les bouteilles que l'oncle Paul avait apportées avec lui paraissant ne contenir d'air que pour un nombre limité de respirations.

Il était finalement ressorti du barrage plus de trois heures après sa disparition, accueilli par une salve d'applaudissements, de cris et de pleurs.

Mais l'oncle semblait ne rien voir ni entendre. Il était comme tétanisé, incapable du moindre mouvement, absent de ce monde, comme si un grand coup de gomme venait de le traverser.

Ce n'est que le weekend suivant qu'il nous raconta, à nous seuls, les gamins, son aventure, dont il fallait jurer qu'on n'en répéterait la moindre bribe à quiconque. Au plus profond du lac, il avait rencontré une femme à demi-nue, sirène terrorisée frappant de ses

poings et sa queue le mur de béton. A son arrivée, elle avait fini par se calmer et lui demander de l'aider à s'échapper. Mais l'oncle ne savait que faire. Il restèrent là à se regarder, prisonniers tous deux du barrage et de leurs sentiments naissants. L'oncle n'avait bien sûr jamais tenu dans ses bras le corps d'une sirène et, au plus fort de leurs ébats, il lui avait bien fallu admettre qu'il ne possédait pas plus la solution pour pénétrer cette naïade que pour l'aider à s'échapper du barrage. Une situation embarrassante, glissante. Ils s'étaient quittés sur les promesses d'une prochaine plongée, d'un prochain retour, même si l'oncle savait déjà que, sitôt les turbines en marche, elle

disparaîtrait vers la vallée et le lac comme un rêve en charpies qu'on ne peut réinventer. Quelques jours plus tard on avait retrouvé le corps nu et cyanosé de Paul sur les berges du lac.

Longtemps, avec mon frère, nous sommes retournés au barrage, regardant tantôt en amont tantôt en aval dans l'absurde espoir d'apercevoir la sirène, même si nous savions qu'il ne s'agissait là que d'un conte. Mais je crois que notre plus grand plaisir consistait surtout à transmettre l'image de notre oncle et à nous effrayer nous-mêmes de cette sirène soudainement hachée par les pales des turbines, transformant le Rhône en devenir en une rivière de sang.

## Les dessous du Léman

Je m'adresse aux baigneurs distraits. Aux oisifs qui nagent sans réfléchir. A ceux qui flottent avec nonchalance sans s'imaginer les destinées lugubres qui se jouent dans les abysses du Léman.

MICHEL FÉLIX DE VIDAS

Quelle extravagance! Sachez que ses gouffres les plus profonds pourraient engloutir la tour Eiffel. Poissons et crustacés peuvent parfois atteindre des tailles insolites.

Il ne faut pas non plus exclure la présence de mammoths engloutis, même si l'idée vous paraîtra saugrenue. Quant à la faune et à la flore, elles sont asphyxiées depuis longtemps par des concentrations excessives de phosphore et de métaux lourds. L'épinoche, poisson ubiquiste, n'a pas survécu, tandis que la méduse d'eau douce semble refaire surface... Nous verrons si vous ne succomberez pas à votre tour. Il est saisissant de constater le nombre d'épaves qui tanguent sur les fonds fangeux au gré des courants parfois furieux. Avions, trains, bateaux séculaires et hypnotiques sont légions. Mais qu'en est-il de leurs passagers... N'en doutez pas, les fantômes ivres du Léman sont bien là et vous regardent onduler à la surface. Alors, si vous ressentez votre pied tiré vers le fond ou la sensation palpable d'un corps mollassse qui vous frôle,

souvenez-vous de cette mise en garde, mais ne vous alarmez pas. Evitez que le désarroi ne vous submerge, au risque de rejoindre, épouvanté, cet univers immergé où guette la multitude larvaire et grouillante. De surcroît panique vaine, s'il s'agit d'un string à la dérive qui, tel une masse visqueuse, vous effleure ou bien d'un soutien-gorge en décomposition, accroché à un branchage, qui vous retient. Vous devez alors examiner le textile afin d'en déterminer l'origine. S'il atteste d'un état de putréfaction proche de la congestion, regagnez la berge et, avec précaution, apportez le bout d'étoffe à la Faculté des sciences de l'Université de Genève qui l'analysera. Vous aurez sans doute participé à élucider le mode de vie des populations qui vivaient à l'époque du tsunami qui balaya le lac en 565 de notre ère. Par contre, si vous estimez que le fragment de tissu a encore belle allure, alors vous avez manifestement beaucoup de chance. Restez détendu et amorcez avec calme une rotation lente afin d'obtenir une vision panoramique de votre environnement immédiat, car la propriétaire n'est peut-être pas loin...

Décidément, les dessous du Léman, irrésistiblement, nous attirent.

# Comme Sirène en carême

JEAN-LUC BABEL

Coupures de presse, Canada, avril 2000

La littérature est veuve ! Paul Misaine est mort jeudi dernier dans son ermitage du phare MacMiche. Avisant intacte la bouteille de lait déposée la veille devant la porte, le crémier avait alerté la famille. Qui ne connaît l'écrivain de l'air libre et des profondeurs ? Né à Charlottetown en 1921, tour à tour garçon de piste, journaliste radio, romancier, nobélisable, il fut traduit en 67 langues.

Quelques titres d'une œuvre où Hollywood, de Steven Spielberg à Russ Meyer, a puisé sans vergogne : *Le mutant dans l'arche*, *Les flibustières*, *Mers, à boire!*, *Nemo fait la planche*, *Troublant trou noir* (entretiens avec le dalaï-lama).

\*

*Pincemi tombe à l'eau*, son chant du cygne, fit scandale. Paul Misaine, conscient d'avoir toute sa vie « écrit sur du vent de neige, blanc sur blanc, avec l'extrémité opposée du crayon, là où se tait la gomme », demandait au lecteur de brûler tout. On était en 1990. Il se tut. Il lui restait dix ans à vivre.

\*

« J'avais 8 ou 9 ans. Je lisais un livre mais cessai peu à peu de tourner les pages. Une illustration m'absorba : les débris d'une caravelle au fond de la mer. Tout autour, les algues ondu-laient comme les serpents d'un fakir. Un canon, quelques sabres d'abordage, une figure de proue mi-chair mi-poisson, un coffre à couvercle bombé, avec des ferrures. De ce coffre entrouvert sourdait une lueur que je qualifierais aujourd'hui d'inflammatoire : la réaction défensive d'un organe. L'image vivait... »

Un fou se prend pour un frigidaire. Sa femme se plaint qu'il dorme la bouche ouverte. « Et alors ? » dit le docteur. « Alors la lumière m'empêche de fermer l'œil » dit la femme. Je me réveillai dans un éclat de rire brutal. Ma mère s'approcha, riant de confiance mais inquiète tout de même. Je lui demandai si cela se pouvait, une lumière qui respire au fond de l'eau. Elle ne répondit pas. Son regard se figea dans le vide, je crus qu'elle devenait folle.

« Est-ce qu'on est vraiment sûr que les petits bateaux n'ont pas des jambes ? », chantonna-t-elle sur l'air connu. Vous connaissez cette expression : « C'est ton problème. » On ne parlait pas ainsi en 1930, cependant c'est exactement sur ce ton que ma mère, redevenue banale, ajouta : « Va savoir. » Ses larmes avaient le goût amer de la mer dont elle ignorait tout. » (interview, janvier 1971)

\*

« On prend tous le train qu'on peut » chantait Brel qui fut son ami. Paul Misaine aura pris au moins un bateau, le dernier. Nos basses villes ne reverront plus cette longue et noire silhouette voûtée, claudicante (séquelle d'une malheureuse course d'échasses).

\*

« La corne de brume pleure la fleur de sel », déclare sur son blog Céline Dion, qui fut son mégaphone.

\*

On le surnommait « le Jules Verne du pauvre ». Il corrigeait énigmatiquement : « Du pauvre, non, mais des pauvres. » A l'instar du génial Nantais il voyagea peu, navigua encore moins. Son daltonisme lui interdit la Marine royale dès 1940, quand il se porta volontaire (voir son roman d'apprentissage *Feu vert*). Paul Misaine fut marié quatre fois et laisse onze enfants à qui nous présentons, etc.

\*

Le phare Godbout, bâti en 1635 sous le roi français Louis XIII à trente milles à l'est d'Halifax, rebaptisé MacMiche par les Anglais en 1713 en hommage à l'expédition écossaise de 1622, désaffecté depuis un siècle, a été racheté et transformé de fond en comble par l'écrivain Paul Misaine dès 1958. La lanterne a disparu. Un dôme de plexiglas coiffe la partie supérieure. Il vécut là, d'abord dans le travail et la fête, puis seul, reclus et presque triste, mais résolu à trouver ce qu'il appelait, dans un mélange de mysticisme virulent et d'ironie désabusée, « mon Atlantide ».

*A la broche la sirène,  
Hourrah !  
La tête aux choux gras,  
La queue en carême !*

Chanson des marins d'Acadie

Récit de Jeanne Misaine

Il avait plu en quantités inhabituelles ce printemps-là. Les arbres trempaient dans l'eau. Parcours enchanteur ! J'avais quitté Québec (l'institution Sainte-Marie) à midi. Maintenant le soir tombait et je lissais machinalement les plis de ma jupe d'uniforme.

L'autocar me laissa près du sentier de la falaise. Des bruits confus me parvenaient tandis que j'approchais du phare. La famille occupait les lieux. Personne ne fit attention à moi. Je montai directement au dernier niveau et frappai à l'abattant de la trappe un coup, puis deux, puis trois pardessus ma tête. Étais-je la morte qui se réveille et gratte le couvercle du cercueil ? Secouée par un rire nerveux j'entra, sans attendre de réponse.

Près du fauteuil brillait une lampe à huile. La flamme vacillante, noyée à demi, évoquait le naufragé qui tente de rejoindre la terre ferme. Mon père lut dans ma pensée et de son fin sourire montra qu'il appréciait le symbole à sa juste valeur. Mais je n'étais plus assez naïve pour ne pas comprendre que le vieil homme avait réglé tous les détails d'une mise en scène lugubre. Il me fit signe d'approcher. Il portait la légendaire casquette à ancre coralline. Les ombres dansaient autour de nous.

« Chair de ma chair, ma fille unique, ma benjamine, avant que tu ne me passes la mentonnière et ne trouves un plaisir impie à bâillonner l'auteur de tes jours ; toi qui, honneur insigne, vas recueillir mon dernier soupir tandis que tes frères brisent mes tiroirs, tu es là pour régler nos comptes. Non, je ne dirai rien sur ta mère. Tu l'as compris : tu n'auras rien. Reste, cependant, car, bon sang de bonsoir, j'ai à remplir un devoir encore : celui qu'exige une mort digne de l'illusionniste que je fus. Pour cela il me manque une chose : un mot, rien qu'un mot.

– Un mot, bégayai-je. Quel mot, père ?

– Le coquillage qui surnage quand la parole se retire. Tu vas me souffler ce mot, comme j'ai soutenu tes balbutiements. C'est justice.

– Père, est-ce pour ce regain d'orgueil que tu m'as fait venir ? Toi qui ne m'as jamais ouvert ton cœur, jetteras-tu les yeux sur moi ? Au lieu de quoi tu me demandes de t'inspirer une ultime pitrerie. Je t'aimais. Meurs ! et ne me prive plus longtemps d'un chagrin légitime. »

La tête sur ses genoux, je pleurai à chaudes larmes. Quand je me relevai, le vieillard riait, muettement. « Si la chatte quitte le vieux, c'est que le vieux est froid » eut-il la force de dire.

Je lui fermai les yeux. La lampe à mèche s'éteignit bientôt. J'allai vers le large. Le front contre la coupole de verre, qui adoucit ma fièvre, je retrouvai un peu de paix et restai là, debout, immobile, le regard perdu dans la nuit sans étoiles.

Le grand cadavre liquide cligna les paupières.

L'aube se leva.

Le soleil frais pondu perça l'océan. Il monta à travers l'eau. La lumière revint toute à elle. Les colombes s'ébrouèrent. Autour du phare l'herbe se couvrit de paillettes.

– Tu l'as fait, tu es arrivé, murmurai-je, à la fois ravie et incrédule, comme une enfant qui déjoue la malice d'un tour de passe-passe.

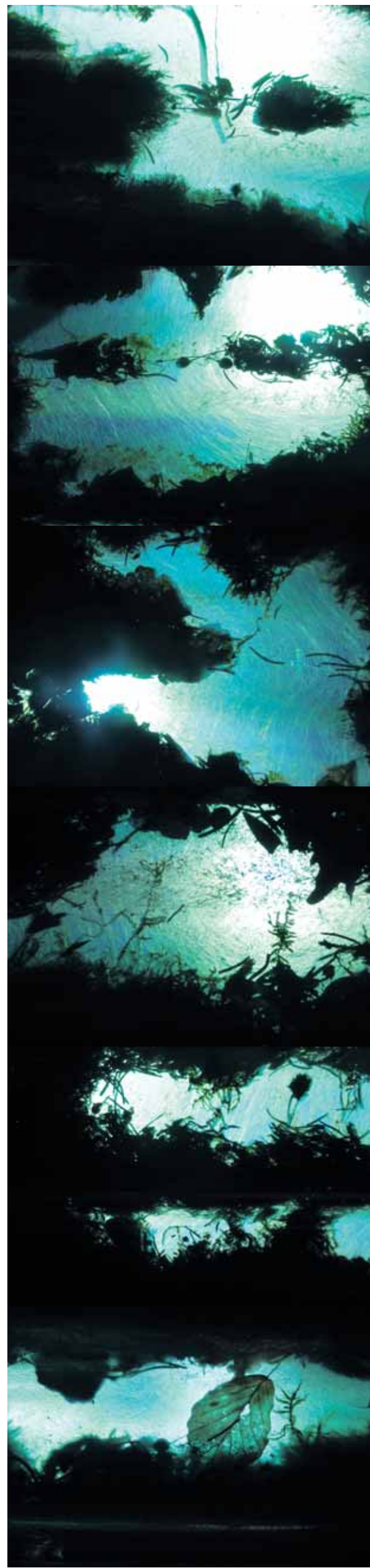
Je courus annoncer la nouvelle aux autres.

Sous le lit nu du nénéuphar


JEAN FIRMANN



a plongé vive la grenouille qui voit d'en-bas le monde-en-l'air



**Café Art's**  
Rue des Pâquis 17 – 1201 Genève – 022 738 07 97 – ouvert 7/7 – restauration non stop



bar lounge, soirées avec DJ, expositions artistiques  
ambiance jeune, chaleureuse et branchée

**CPV** **Camps de vacances**  
**Noël - Février - Pâques**  
Centres aérés à la journée  
pour les 4 à 8 ans



Des activités pour toutes  
les vacances scolaires  
de 4 à 18 ans

022 809 49 79 [www.camps.ch](http://www.camps.ch)

DANS SES RÊVES,  
SON PAPA NE DEVAIT  
PAS DISPARAÎTRE.

UNE PRINCESSE



**orphelin.ch**

UNE COUVERTURE  
DÈS 4 CHF/MOIS

**FSMO** 1872  
FONDATION SANS BUT LUCRATIF

**ATELIERS & COURS 2014-2015**

la bulle d'air

DÈS 1 AN

éveil musical  
cours d'instruments  
formation adultes

ESSAI GRATUIT





- Grand-Saconnex
- Petit-Saconnex
- Carouge
- Plan-les-Ouates
- Nyon

[www.labulledair.ch](http://www.labulledair.ch)

**La Perla**  
Café - Restaurant - Pizzeria

Rue Grand-Pré, 52  
1202 Genève  
022 734 84 80

Ouverture  
Lu-Ve: 9h à 14h / 17h à 24h  
Sa: 17h à 24h / Di: fermé



Victor vous accueille chaleureusement  
avec une cuisine familiale et des spécialités italiennes

Choix de 7 plats du jour à 17.-  
Pâtes et pizzas à l'emporter



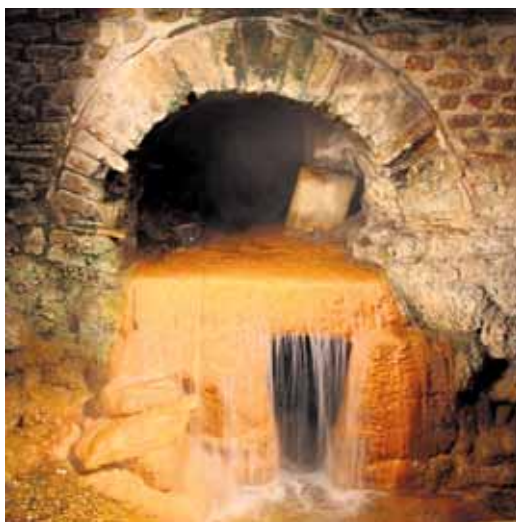
# De la vapeur des bains romains de Bath

L'eau est pleine de soufre, du soufre des entrailles de la Terre. Un peu troubles parfois, presque visqueuses à certains endroits, des bulles en colonnes jaillissent de partout. On imagine le fond du bassin craquelé depuis des millénaires, l'eau chaude remplie de minéraux créant des courants élémentaires dans les gargouilles. Cette eau jaillit à 46 degrés exactement. Pas un de moins.

FLORENCIO ARTIGOT

Dans ce décor féérique, nimbé de brumes et de gaz telluriques, une seule chose nous vient à l'esprit, y plonger son corps. On peut alors y tremper sa jambe discrètement, mais le risque est grand, pour l'avoir vécu, de voir un gardien vous surprendre et vous demander avec un ton *so british* « *Would you be kind enough to respect this ancient place?* »... On l'a compris. Il est formellement interdit de se baigner dans les thermes romains les mieux conservés d'Europe. Mais il est possible de les visiter et de caresser la source chaude de Bath...

Tous les chemins ne mènent plus à Rome, mais tous les bains en proviennent. En tout cas les occidentaux. Des bains pour se laver, en tant que lieu d'hygiène bien sûr, mais surtout en tant qu'endroit de bien-être et de rencontre. Pas si fous ces Romains ! Pour les patriciens justement, aussi bien ceux de la République comme ceux de l'Empire, Bath était un endroit stratégique. C'est en 43 après J.-C. que les premières légions s'installèrent près de la source chaude et créèrent un complexe de thermes dédié à la déesse Minerve. Un lieu de repos et de retraite afin de repousser des Celtes armés jusqu'aux dents jusqu'à la frontière de l'actuelle Ecosse. Les Romains baptisèrent ce lieu rare *Aquae Sulis* en raison de ses eaux



La source

chaudes minérales, les seuls thermes naturels de Grande-Bretagne. En perpétuant cette tradition, Bath est devenu les thermes romains religieux les mieux préservés de l'Antiquité. Une aubaine pour les Romains habitués aux températures douces du Latium. Du coup, la ville actuelle a pris le nom de cet endroit sublime. Bath se situe à 30 kilomètres à l'est de Bristol. Elle accueille aussi une des plus belles universités du pays, avec Cambridge et Oxford.

Les thermes à l'époque de la grande Rome avaient deux fonctions en particulier : l'hygiène du corps et le lien social. Dans les vapeurs d'*Aquae Sulis*, on alliait détente et rencontre.



Une canalisation romaine

On y parlait stratégie, politique, art et surtout négoce. Les thermes publics romains étaient surtout le premier endroit de discussion de la ville, un mini sénat vapoureux où les pactes se liaient. Même s'il y avait des restrictions avec les enfants et les esclaves, les bains n'étaient pas mixtes dans le sens qu'il n'y avait pas fréquentation aux mêmes heures par les hommes et les femmes. Les patriciens, autrement dit les personnes qui décidaient de la vie politique de la ville, pouvaient se rendre aux thermes tous les jours. Ils y passaient parfois l'après-midi entier pour les affaires tout en profitant des sources chaudes.

On se lavait, se baignait et on se faisait aussi masser. Il y avait même une bibliothèque dans une pièce sèche dont on pouvait consulter les ouvrages. D'autres s'adonnaient au sport, entre deux bains de vapeur. Des galeries à portiques aménagées sur les côtés de la palestra formaient des couloirs de promenade ventilés et à température agréable.

Le fonctionnement des bains de Bath était gourmand en travail et donc en personnes. Plus d'une centaine d'esclaves travaillaient jour et nuit afin d'alimenter le feu des foyers du chauffage, nettoyer les salles et servir les usagers.

*Aquae Sulis* était organisé autour d'un même concept : un tracé bien pensé que l'on devait suivre religieusement. Une suite de chambres et de salles en enfilade devait être traversée pour aboutir aux bains. Une forme de parcours initiatique. Tout d'abord, on entrait dans le *tepidarium*, la salle des bains tièdes. Puis une fois le corps préparé à des températures plus méditerranéennes, on pénétrait dans le *caldarium*, la salle des bains chauds. Pour terminer, l'usager des bains aboutissait dans le *frigidarium*, autrement dit la dernière chambre qui était celle du refroidissement. Une étuve, le *sudatorium*, était parfois proposée et complétait ainsi cette suite de salles impossible à court-circuiter. Après avoir bien sûr discuté avec les autres patriciens des affaires politiques et de négoce de la République, comme aux Bains des Pâquis...

# La véritable histoire de Sucevita la vache folle

Il s'appelait Avanti Germinal. Il avait un profond chapeau rouge tout musclé qui lui descendait sur la nuque par dedans jusqu'à l'estuaire immense des épaules, jusqu'au plexus des amarres foulantes & refoulantes du sang juteux qui fout la pompe joyeuse aux cœurs & le grand courant d'air à nos poumons d'osier.

JEAN FIRMANN

Il habitait chambre douze juste sous le cuivre fauve & le plomb noir des toits de l'Hôtel de Strasbourg & Univers, par dessus la ville à portée de miel des abeilles sidérales.

Il habitait dans un coin jamais vu des Pâquis, Avanti Germinal là où le marais vivra mille demains encore toute sa glousse, là où chante Amédée Réglisse la rainette, la rousse et Ferdinand Freux le crapaud vieux qui enfle à ses tempes quand il chante deux œufs si pâles & presque bleus.

Un beau rebelle est là qui sourit comme un bouchon qui va se jeter du flacon vers les crins moutarde et rouges de la comète. Il a mis son pantalon en peau d'étoffe des Grisons – *tchat-chader et tchantadour*. Il a mis son paletot en noix de coco trop chaud. Il a mis de l'abricot, tout à pieds nus cherché chemise ouverte sur son vélo jusqu'à Saxon qui se révolte à la saison.

Il a mis de l'abricot sur les lèvres de son amour qui fait tonner ses grands marteaux sur une enclume bourrée d'étoiles dans le ciel de nuit noir et bleu – *dzing et dong* – et c'est alors un faux silence, comme un tic-tac de swatch qui réveille derechef & aussitôt les singes jaune-foie ravageurs de Monsieur Calvin Pimpin, pétrifié par un sculpteur, fesses au mur à quatre réformateurs jouant face au sud, à *qui pensera le plus loin*, cul au nord et face au sud, les pieds léchés par d'eczémateux petits poissons rouges à taches blanches comme de manipulées vaches rouges ou noires à taches blanches et nageant dans le bassin rectangulaire du parc des Bastions qui se trouve à Genève défendu par une vaste barrière de barres de fer noires hautes de quasi trois mètres à glands d'or, de pilastres enfilés de têtes d'aigles un peu punk et dont la crinière au badigeon a baisé bouche ouverte le feuilleté frémissant de la colle d'œuf et de la feuille d'or.

Leurs musiciens ne jouent que du fusil, *mélodie démolie*, leurs musiciens ne jouent que du tromblon, *démolie mélodie*. Ce sont de vieux grenadiers sans peur, ce sont de vieux sapeurs en pantalons tout blancs, levant aussi haut la patte que l'oie dans les défilés de Napoléon, visages d'ivrognes tous tournés d'un raide tour de nuque vers la face glauque du roi, du prince, du comte & du vicomte qui ses six-cent-six sous compte, du pont, du maître, du contremaître, du double-mètre à ressort, bref du chef & qui n'ont sur le ventre que des tabliers de cuir en beurre. Rances de guerre & d'êtres vivants par eux brutalisés. Femmes & chevaux à la gloire vendue de Dieu jusqu'aux racines raides & jaunes qui hurlent la douleur égarée de la mort.

Mais Avanti Germinal ne tartina pas son pain de ces stupéfiantes pommades, ni sa tresse au beurre de ces barbes à papa cruelles-là.

Il ne possédait qu'une vache, Avanti Germinal, aux naseaux fumant un peu & d'un rose si tendre nommée Sucevita la vache blanche. Au mur ému de sa cuisine, il avait Germinal, sur un châssis sans cadre, la peinture d'un ange en âge bientôt de reprendre par les échelles fumantes le ciel et, devant sa porte, un fin voilier tout sec, sans mât ni toile, debout les dents serrées sur trois tonneaux en pleins vents brûlés du soleil.

Dans son larfeuil en demi-cuir de cochon noir, il avait Germinal, la médaille d'un vieux



Photographie Sandra Ricca

chien aux yeux de paille, une carte de bus et trente-cinq balles.

Dans son crapaud en demi-cuir de cochon noir, il avait aussi, Avanti Germinal une photographie de l'hôtel Miramar en construction sur la côte des azurs où s'était crashé mon cerf-volant à la si longue de chanvre ficelle et devant ce chantier, à l'aube nette & nue d'un matin de mes sept ans vers cinq heures, un mec sorti en titubant d'une traction Citroën noire qui vomissait debout en smoking, dans une fontaine pleine d'eau juteuse & claire, une fontaine aux flancs à main d'homme taillés en un granit crème très beau comme une écharpe saumon sauvage sur les épaules transparentes d'Ovaldine, comme une histoire vibrante, lyrique, un soleil flou, une profonde folie tendre, une foudre soudaine & zébrée du noir ciel juste sur vous par le col raide d'en-haut d'un coup tombée.

J'ai pensé badaboum & j'ai téléphoné au tire-bouchon du tonnerre. Il ne m'a pas répondu, il couvait déjà l'autre éclair.

A jamais oublié des recenseurs et des comptables, Avanti Germinal. Une vache, la pein-

ture d'un ange et un bateau sec & dur sous la décolle, sous l'abominable colle des avions scotchant au ciel d'horribles gerçures qui grignotent le soleil dont le feu pourtant est à tous, dont les rayons sont à chacun comme la rive ombrée des lacs têtus du monde où la loutre aux pattes palmées de soie noire effleure la rivière de perles aux petits graviers qui tintent afin d'articuler enfin l'amande ovale, enfin le baiser pur.

Dans les Pâquis, un éboulis et un marais où poussent encore trois arums au blanc calice et au petit doigt jaune qui fusa tout droit vers le soleil.

Et puis un jour, dansant en blouses blanches sur la digue dingue & très solide en gros blocs de granit des montagnes aux vallées encaissées suisses du jet d'eau, oui courant en blouses blanches à peine boutonnées sur leur vêtement de gendarmes, sur la digue dingue à Genève du jet d'eau, quatre psychiatres aux tétos mous, quatre tristologues à la langue de parchemin, ayant bandé fermement les yeux du soleil vinrent annoncer à Germinal que sa vache était folle.

Le soir-même Sucevita la vache tiède & toute blanche d'Avanti Germinal fut transplantée en fourgonnette citron chez monsieur le boucher qui lui dévissa contre signature – avec son tournevis rouge & noir – les cornes, les oreilles et les sabots.

Et c'est qu'elles étaient belles les libres hautes cornes de Sucevita aiguisées chaque matin par la levée carabinée du jour. Affûtée rasoir par les frelons ardents de toute démesure. Quand montait la nuit, quand se dressait sur ses pattes arrière le jour. C'est qu'ils étaient beaux, si beaux les sabots de Vénus, roses souples de Sucevita la vache blanche & toute tiède d'Avanti Germinal quand elle avançait si belle, la tête franche aux cornes vastes marchant l'amble sur les parquets cirés des galeries rouges & or, longeant les hauts miroirs et les moucharabieh d'onyx & d'ambre. C'est qu'ils étaient souples & forts les grands sabots de cette grande vache quand sous l'averse elle allait l'amble dans la glaise trempée d'eau & le papet des pâturages. C'est qu'elles étaient belles & blondes les oreilles bougeant de soie si douce de Sucevita d'où jaillissait parfois un arc-en-ciel comme une jeune femme qui l'avu me l'a juré.

Nonobstant monsieur le boucher (qu'on disait Nonosse dans le beau monde de la thune d'or sertie aux tournesols des ostensoirs), la fit gentiment s'asseoir dans son blanc saloir et lui déchira la vie & la mémoire d'un coup de feu au troisième œil comme font les braconniers dans la brousse immense aux éléphants d'ivoire & de défenses sans défense que des crapules vendent si cher aujourd'hui toujours sur les pianos barrissants du monde en sachets de poudre fine d'ivoire & d'ébène que snifferont les paniqués de la terre franche par le ciel de noir illuminé qui tourne.

Le lendemain, Sucevita la vache blanche d'Avanti Germinal, décrétée vache folle par quatre doctorinaires, par quatre brutes conviviales, par quatre tombeurs de nuit sur le monde, fut atrocement dévorée en public dans des anniversaires d'enfants chez Moc Danald.

Depuis le temps de cette sainte horreur, Avanti Germinal est triste comme un fleuve rêvant de houle émeraude & de mer immense sous les ponts de la grande ville où l'ecchymose violente & dure, rampant en rond sans cesse gonfle.

Mais hier, montée de tonnerre ! il a décidé désormais, au vu de tous & par dessus tous les ponts de toutes les villes où l'ecchymose violette en tournant gonfle, de se laisser pousser les dents, de se laisser pousser les larmes, de se laisser pousser le cœur.

Avanti Germinal.





# Le secret du scaphandrier

UN ROMAN-PHOTO DE BERTRAND THEUBET

Ce jour-là on annonçait la pluie par vent de nord-ouest. L'atmosphère était lourde et particulièrement calme. Cassien, le gardien du phare, arpentait le quai pour se rendre à son poste de travail...

Cassien est attiré par une jeune femme observant l'eau du lac ...

Surprise, la jeune femme se retourne brusquement...



Mademoiselle?  
Mademoiselle!



Aïe ma cheville!

Cassien s'est approché sans hésiter.

Cassien veut inviter Emma, mais la machine ne rend pas la monnaie.



Laissez-moi faire, je peux vous ôter le mal...

Ne vous gênez surtout pas!



Moi c'est Cassien, je travaille là, au bout de la jetée.

Moi c'est Emma... Vous faites quoi là-bas?



C'est un ticket à un balle, c'est pas des caramels mous!

C'est toujours pareil les mecs... pas foutus de faire fonctionner un automate!

Au guichet de la rotonde, Rodolfo s'étonne de la demande de Cassien.

Emma est intriguée.



Tu veux bien m'offrir un billet pour Mademoiselle?



Tiens, encore une urne pour toi! Ils l'ont trouvée dans l'eau au pied du toboggan...





Et à part vous occuper des chevilles des dames ?

Je m'occupe des âmes qui se sont accrochées là-dessous...



Il y a des âmes de quoi ?

Venez boire un thé chaud !



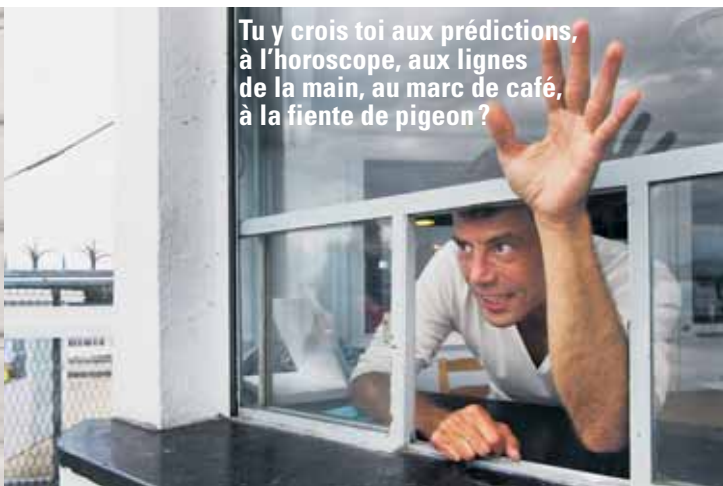
Il va rejoindre ses âmes...

Tu veux dire des fantômes ?

Cassien n'aime pas quand on se moque de ses chers défunts. Parfois il dit: « Ils nous protègent... »

Rodolfo attire l'attention d'Emma.

Elle pense: « ...On est tous un peu superstitieux ».



Tu y crois toi aux prédictions, à l'horoscope, aux lignes de la main, au marc de café, à la fiente de pigeon ?



Cassien ! Vous m'avez promis un thé chaud...

Cassien tient un périscope qu'il passe à Emma.



Venez, je vais vous montrer...



J'y vois rien - c'est pas pour regarder en bas votre truc !



Cassien raconte à Emma qu'en-dessous des Bains il y a plus de deux cents piliers plantés dans le lac.

Cassien le scaphandrier disparaît sous les Bains.



C'est beau...



Les cendres jetées dans le lac sont venues s'accrocher aux piliers.



Tu marches sur une immense nécropole...

Il va être midi trente, tout est calme...



Bonjour à tous ! Je vous rappelle que les rêves ont été inventés pour qu'on ne s'ennuie pas pendant notre sommeil !

Emma s'est endormie sur un ponton ou alors elle tente d'écouter les bruits qui résonnent sous les Bains.



Dans son rêve, Emma fait une offrande en l'honneur de...



...Yemanjá... la déesse de la mer et de la fécondité.



Rodolfo s'est approché d'Emma.



Les cendres, les âmes des morts, c'est pas Bénarès ici, c'est les Pâquis de Genève!



Tu as effacé mon rêve!

Au loin, une barque mystérieuse...



Cassien emmène Emma dans le phare.



C'est vraiment chez vous?

Votre thé est prêt.



Il y a comme des rumeurs. Alors c'est vrai...



Vous avez vu la barque? Ils viennent de répandre des cendres, ils jettent l'urne... il y a encore comme une fumée en suspension... elle va être engloutie... maintenant!

PHOTOGRAPHIES  
FAUSTO PLUCHINOTTA

Scénario et mise en scène: Bertrand Theubet – Pour Elsa (elle se reconnaîtra). Avec Nadja Reimann (Emma, l'amoureuse du quai des Pâquis), Michel Jungi (Cassien, le gardien du phare), Florencio Artigot (Rodolfo, l'employé de la rotonde), Pierre Losio (l'homme assis). Photographies: Fausto Pluchinotta. Sous les bains: Philippe Constantin. Mise en page: Pierre Lipschutz. Avec la complicité de Philippe Constantin (logistique et plus), Christian Bech (pour le scaphandre), la Capitainerie (pour la clé du phare), la buvette et la rotonde (pour l'accueil), Serge qui a osé aborder Nadja, Juana la maman de Florencio, Jean-Luc Babel (je lui ai piqué des répliques de *Piogre*).

Les magistrats parlent des Bains

# Un modèle de dialogue

Ma première image des Bains des Pâquis, c'est d'abord cette jetée sur laquelle se dresse le phare, un repère, un guide pour nombre de nos marins mais pour aussi tant de Genevois. A priori moins touristique que le Jet d'eau – ce géant de la rive gauche –, le phare des Bains des Pâquis vient ponctuer un « lido » bouillonnant de vie, quelle que soit la saison.



PIERRE MAUDET\*

Comment dès lors expliquer cette popularité? Par une accessibilité au lac, encore trop rare sur d'autres rives? Plus simplement par sa vocation première de bains publics? Ou bien par ses aubes musicales et son offre culturelle? Ou encore par la mixité sociale que l'on rencontre en ce lieu?

Ce simple questionnement montre la richesse de cet espace unique à Genève, et donc la difficulté à parler des Bains en quelques lignes. Je me prête cependant volontiers à

l'exercice en prenant comme point de départ la votation de 1988. Une votation dont le résultat a permis l'existence du lieu tel qu'on le connaît aujourd'hui.

Souvenons-nous, en effet, du projet de l'époque. Présenté un an auparavant par la Ville de Genève, il vise une démolition-reconstruction des Bains. Mais la population se mobilise et s'oppose, puis rejette, à plus de 70%, la proposition municipale. Or, là où d'autres auraient pu se braquer contre les vainqueurs du référendum, le Conseil administratif de l'époque eut l'intelligence de voir la volonté populaire comme une chance d'avancer sur un projet qui, au final, a impliqué toutes les parties concer-

nées pour aboutir à l'endroit magnifique que l'on connaît aujourd'hui.

Cette approche constructive, de la part des magistrats de l'époque, a permis de faire émerger un lieu aussi populaire que légendaire à Genève. D'ailleurs, cette approche de la concertation m'inspire au quotidien dans mon action politique. J'ai besoin d'écouter, de partager, de débattre. Je prends toujours en compte l'avis des personnes concernées lorsque j'élabore un projet de loi ou mets en place une politique publique. Le terrain ne ment jamais et permet, bien souvent, d'éviter des approches technocratiques et déconnectées des besoins et de la réalité.

Les Bains des Pâquis, c'est encore et ce sera toujours cette affiche d'Exem : une pieuvre rouge au regard mauvais qui s'empare sans ménagement du plongeur duquel j'avais effectué, non sans fierté, mes premières pirouettes dans le lac. La qualité du graphisme de cette affiche, le slogan simple – « Non à la destruction des Bains des Pâquis » – ont gravé cette votation dans la mémoire des Genevois. Elle a sans doute été, également, l'un des éléments moteurs de la sauvegarde de la construction et de l'esprit des Bains lors de cette votation de 1988. Je pense que la crainte de voir émerger un établissement aseptisé et sans âme, à mille lieues de ce qui fait toujours le charme des Bains des Pâquis, a pesé lourd dans le choix de l'époque.

Les Bains des Pâquis matérialisent bien cette relation particulière que la population genevoise entretient avec sa rade. Une relation d'autant plus intense et sincère que, dans le même temps, on peine à aménager de manière harmonieuse les rives du lac. Les Genevois s'en plaignent à juste titre. L'aménagement des Bains des Pâquis est un modèle à suivre. Un modèle de dialogue réussi entre usagers et autorités. Ceci pour, au final, offrir un lieu à forte mixité sociale et générationnelle, l'un des rares lieux à Genève permettant de croiser des gens de tous horizons, tant il est vrai qu'en maillot de bain rien ne différencie un col bleu d'un col blanc. Et alors que les Bains, dans leur forme actuelle, approchent doucement de la trentaine, je forme le souhait que les années à venir soient aussi réussies que celles qui viennent de s'écouler.

\* Conseiller d'Etat chargé du Département de la sécurité et de l'économie.

Photographie Olivier Vogelsang



## Aubade

Trois petits bateaux de papier flottent sur l'eau des bains, avec en toile de fond les pilotis, une Mouette genevoise et la cité esquissée au loin : l'illustration de Mauro Carraro est sortie en dernière page de ce journal, en hiver 2011-2012. Trois ans ont passé et les bateaux se sont mis en mouvement. Ils voguent désormais dans un film d'animation que les spectateurs du Festival de Locarno ont découvert en première mondiale cet été, et que des jurys de cinéphiles

ont depuis couvert de distinctions. Cinq prix à ce jour, cela dit bien la réussite d'*Aubade*.

Car ce court-métrage parvient à séduire les publics qui ne connaissent ni le lieu, ni l'événement évoqué de si belle manière : une aube musicale aux Bains des Pâquis. Les habitués y retrouvent quant à eux la magie singulière de ces instants et les émotions qui leur sont associées. C'est d'ailleurs en assistant à un lever de soleil dans la rade, orchestré par le contrebassiste Mich Gerber, que Mauro Carraro

a le déclic : « Les images qui sont sous mes yeux, les sons que j'entends se transforment alors en dessin animé. Tout est là, dans la réalité. Après, il faut savoir le raconter ». L'artiste l'a fait, et avec quel talent ! Il y a dans ses images de l'élégance et de la poésie ! Des trouvailles visuelles et des clins d'œil. Une atmosphère colorée qui vibre aux notes de Mich Gerber. *Aubade*, c'est 5'25 de grâce !

FNY

www.mapo-mapos.com



# L'atypique de la cuisine

Il vient de Crisser. Sacrée carte de visite pour un cuisiner! Mais la gastronomie ne lui disait pas grand-chose quand il était plus jeune. D'ailleurs, lorsque les clients chics cherchaient le restaurant de l'Hôtel de Ville, Laurent Grégoire les égarait à l'autre bout du village. Il est du genre taquin, le Vaudois.

FRANÇOISE NYDEGGER

**T**aquin et atypique. Car le nouveau cuistot des bains, celui qui mitonne des centaines de plats du jour et gère les coups de feu, est un autodidacte des fourneaux! Il a certes un CFC, mais de commerce. Une formation qui mène à tout. Pendant des années, Laurent va pratiquer de nombreux métiers, au gré des occasions qui s'offrent à lui. Il sera ainsi gestionnaire de stocks d'habits de sports, vendeur de meubles de design, décorateur ou chauffeur livreur.

Le goût de la cuisine lui vient sur le tard. La trentaine passée, il s'associe avec un ami pour reprendre le buffet de la gare de Yens, dans le cadre d'une fondation s'occupant de réinsertion de personnes en difficulté. C'est là qu'il va progressivement basculer des bureaux aux casseroles. Comme tout ne tournait pas rond en cuisine, Laurent va un jour retrousser ses manches et mettre les mains à la pâte. «J'ai commencé par le froid. Les entrées, les salades, les desserts. Et puis après trois-quatre ans, quand le cuisinier que j'employais est parti, je suis passé aux fourneaux.» L'apprenti-chef invite alors des amis cuisiniers qui le forment sur le tas. Il lit beaucoup. Fait des essais. Prend des cours de cafetier. Se libère des recettes et se lance dans de joyeuses expériences culinaires.

Taquin, atypique et curieux! «J'essaie toujours de comprendre comment tout fonctionne. Et puis j'aime les goûts variés, je mange de tout et je ne connais pas de limites.» On parle de plats d'abats d'anthologie. Le cuistot tendance végétarien des Bains, ce n'est pas lui, à l'évidence. C'est l'autre chef: Lionel Feuillade.

Laurent n'avait jamais mis les pieds aux Bains des Pâquis avant le mois de janvier 2014. Il en avait certes entendu parler, mais pas plus. Étrangement, les choses se précisent dans un bar lausannois. Un ami lui signale que la buvette du bout du lac cherche un cuisinier. Ça tombe bien: il sait faire à manger, il vient de fermer son restaurant et se cherche un nouveau projet. Pourquoi pas les Bains?

Le premier contact avec les lieux le dérouta. Le jour où il vient poser son CV à la buvette, le temps est plombé. Il pleut. Il fait humide et froid. Les Bains sont déserts. «Mais qu'est-ce que je fais là», se demande-t-il alors... Il va bientôt le savoir! Trois jours après, on l'appelle pour faire un essai. Et début février, il est engagé. Un sacré défi pour le Vaudois. Pour lui, tout ici est spécial et hors norme. Il doit s'adapter aux contraintes du lieu, aux caprices de la météo et aux quantités! Trouver des solutions pour produire vite et dans de bonnes conditions entre 300 et 500 plats du jour en été. Parfois beaucoup plus. Parfois nettement moins. Cela demande de l'inventivité et de la souplesse. D'autant qu'il faut aussi s'adapter au groupe en place.



Photographies Philippe Constantin

«Avec Lionel, nous sommes arrivés après une équipe de chefs qui travaillait là depuis dix ans. Évidemment, ça fait de gros changements pour tout le monde. Pour les clients comme pour nous. Au début de notre engagement, nous n'avons pas trouvé de traces écrites de ce qui s'était pratiqué jusqu'alors en cuisine. Pas de menus type, pas de cartes avec photo, rien qui puisse nous montrer ce qui a fait la répu-

tation des plats des Bains. Et je n'avais jamais mangé ici auparavant. Nous sommes donc venus avec nos propres modes d'expression.»

Pour sa part, Laurent profite de la liberté totale qui lui est donnée en cuisine pour offrir beaucoup de choix. Les clients réguliers ne mangeront jamais deux fois la même chose. Car rien ne l'ennuie plus que les habitudes. L'homme est inventif. Intuitif. Il peut se laisser

aller dans quelque chose de spontané et de brouillon derrière ses fourneaux, pour être au plus près de ses sensations et de sa créativité. Ce qui parfois déstabilise l'équipe... «Reproduire, ce n'est pas ma tasse de thé. D'ailleurs, je ne connais pas de recette. Avant, j'en lisais. Plus maintenant. Bon. Je cause, je cause, mais là, désolé, faut que j'aille touiller...»

Toujours taquin, le Vaudois.

## L'eau à toutes les sauces...

Jouez avec ces définitions qui toutes contiennent le mot «eau»!

THIERRY OTT

1. De ces trois noms, deux désignent des cours d'eau, pas le troisième. Lequel est-ce?

Eau Froide: **allez au 8.**  
Rouge-Eau: **allez au 11.**  
Eau de Dakin: **allez au 13.**

2. Quel nez! **On poursuit avec la question 12.**

3. Oups! C'est une bière, brassée depuis 1996 au Québec. **Avant-dernière question, la 5.**

4. Traversé par le Rhône, le lac Léman est long de 72 km, a une superficie de 582 km<sup>2</sup>, et est situé à 375 m d'altitude. Comment traduit-on, en allemand, le lac Léman? **Réponse au 7.**

5. Lequel de ces deux artistes a dit cette célèbre réplique: «L'alcool, non! Mais l'eau ferrugineuse, oui!»?

Bourvil: **allez au 9.**  
François Silvant: **allez au 15.**

6. Champagne! C'est bien une bière du Québec. **Avant-dernière question, la 5.**

7. «Genfersee»! Le lac de Genève... Bonne journée!

8. Plouf! C'est une rivière qui se situe dans le canton de Vaud. **Retour à la question 1.**

9. Oui! **Dernière question, la 4.**

10. L'Eau sauvage est un parfum des «Parfums»: Christian Dior: **allez au 2.**  
Yves Saint-Laurent: **allez au 14.**

11. Plouf! C'est un petit ruisseau du Jura bernois. **Retour à la question 1.**

12. L'eau bénite est une eau naturelle consacrée. Et c'est aussi: une liqueur: **allez au 3.**  
une bière: **allez au 6.**

13. Parfaitement! C'est un antiseptique. **Deuxième question, la 10.**

14. Quel naze! C'est une fragrance Dior. **On poursuit avec la question 12.**

15. Non! C'est un sketch de Bourvil. **Dernière question, la 4.**



# Chaud devant!

Il fait froid partout en décembre. Partout sauf aux Bains, où c'est Noël tous les jours! Tout au long de ce mois, des performances, lectures et autres interventions artistiques viendront rythmer le compte à rebours d'avant le passage à l'an suivant.

**M**ais on se hâtera paisiblement. A la vitesse d'un escargot. Le calendrier de l'Avent se transforme cette année en une ode à la lenteur et à son animal fétiche! Rien de sert de courir, donc. Il faut juste partir à temps pour assister en fin de journée à l'ouverture des cabines de bain, du 1<sup>er</sup> au 25 décembre. Chaque cabine abritera une installation vivante, peuplée d'habitants se déplaçant à la vitesse de six centimètres par minute. Sans vent contraire, bien sûr. Une bergère d'escargots sera de la sortie pour accompagner les colimaçons lors de leur virée nocturne et les remettre si besoin sur le droit chemin.

Tandis que ces drôles de bêtes filent doux dans leur cabine, un film court sera projeté sur un écran mobile dans l'allée voisine. Un film différent par jour, qui donnera à voir un portrait d'usager des Bains réalisé cet été par Bertrand Groisard. L'ensemble de ces courts films constitue un *slow zapping* qui sera diffusé en boucle à partir du 26 décembre et jusqu'au 4 janvier au bout de l'allée des cabines.

Noël en décembre, c'est aussi le retour sur la jetée de deux spectacles qui ont ravi les foules. Du moins celles qui ont pu trouver place les années précédentes dans l'étrange petit chapiteau installé près des platanes. La Compagnie 2 Rien Merci jouera en alternance Gramoulinophone et Moulin Cabot du 26 décembre au 4 janvier. La jauge étant relative-

ment restreinte, il est préférable de réserver sa place pour assister à ces représentations offertes au public.

La température montera encore d'un cran à l'approche de la fin d'année. La Compagnie Carabosse mettra ainsi le feu aux Bains du 28 au 31 décembre. L'allumage se fera progressivement au fil des quatre soirées jusqu'à l'embrasement total du site. La jetée, le phare, les bâtiments et les bassins rougeoyeront alors de mille feux allumés dans des lianettes, réverbères, abat-jour et forges, tubes de flammes dressés vers le ciel ou chapelets de boules de feu posés sur l'eau. Et puis un peu partout des bougies, des nénuphars lumineux et des automates flottants, plus un bouquet final qui brûlera du tonnerre de Vulcain. Le maire Sami Kanaan viendra tout feu tout flamme faire une allocution le 31 décembre pour clore *Noël en décembre*, une manifestation organisée en collaboration avec la municipalité et la mairie de Genève. Et tout se terminera par un grand bal aux chandelles.

Des bénévoles sont recherchés pour donner un coup de main à la Compagnie Carabosse afin de mettre le feu aux Bains. Une expérience festive et mémorable! Ces personnes doivent être majeures, ne pas avoir peur des flammes et accepter de porter le même costume que les membres de la compagnie. **FNy**

Pour tout renseignement :  
Compagnie Carabosse, 022 732 29 74.

## Concours des Bains : la fable de l'été et la photo la plus inutile

Photographie Hervé Annen



### Beau comme un paon

La beauté de Monsieur Paon de tous était remarquée.  
Sa prestance et ses plumes colorées, au tableau venaient s'ajouter.  
Lorsqu'il se promenait et partout où il se rendait, on ne cessait  
[de le complimenter.  
Tantôt la beauté de son plumage, tantôt son esprit vif étaient salués.

Sa belle au plumage tacheté ne resplendissait pas tant à ses côtés.  
Mais celle qui l'aimait, n'en était pas moins persuadée de la perle rare  
[qu'elle avait trouvée.

C'est ainsi que jour après jour, de matinées en soirées, sa beauté  
Et ce pourquoi elle l'aimait, elle ne cessait de lui rappeler.

Sans doute trop habitué à ainsi de tous être adulé,  
Plus aucune cure il ne faisait des recommandations des ses aînés.  
Pourtant, ceux-ci ne cessaient de lui répéter:  
- «A ainsi la délaisser et à ne jamais en retour la complimenter,  
[tout seul tu vas te retrouver! »

Un jour alors qu'il se pavanait dans les prés,  
Il remarqua que l'admiration reçue s'était progressivement envolée.  
La belle blasée de ne jamais en retour être complimentée,  
Peu à peu à son bel oiseau avait cessé de s'intéresser.

Lorsqu'il se trouva abandonné, Monsieur Paon fut bien désolé.  
Désormais, il ne lui restait qu'une amère leçon à en tirer :  
- « Tout feu, s'il n'est pas régulièrement alimenté,  
S'éteint et part en fumée ».

Marta Coello



La face cachée du Léman – mythes, légendes et sornettes (Couverture du livre paru en 2008, disponible sur www.plonkreplonk.ch)

PLONK &amp; REPLONK

### BAINS D'HIVER DU 13 SEPTEMBRE 2014 AU 10 MAI 2015

#### SAUNA, BAIN TURC, HAMMAM



Ouvert du lundi au samedi de 9 h à 21 h 30,  
dimanche de 8 h à 21 h 30

Mardi : journée réservée exclusivement  
aux femmes. Mixte tous les autres jours.

Les Bains des Pâquis mettent à disposition

- 2 saunas mixtes
- 1 bain turc mixte
- 1 hammam mixte
- 1 hammam réservé aux femmes

Tarif d'entrée :

20 francs (sauna, hammam et bain turc)

AVS, AI et chômeurs sur présentation  
de la carte : 17 francs

Tous les lundis : 13 francs pour tout le monde

Abonnement 11 entrées : 150 francs

Deux grandes serviettes obligatoires  
(location possible à 5 francs pièce)  
tél. 022 732 29 74

#### LA BUVETTE DES BAINS



Dès 7 h du matin, venez contempler le lac et ses  
couleurs au coin d'un fourneau à bois, laissez-vous  
tenter par la magie d'une cuisine joyeuse à midi  
et, le soir venu, profitez d'un retour aux sources  
avec une excellente fondue au Crémant.

« Anniversaires pirates » à la buvette :  
les mercredis et samedis à 14 h, sur demande  
(tél. 022 738 16 16),

Horaires : de 7 h à 23 h

Réservation recommandée pour la fondue :  
tél. 022 738 16 16

#### MASSAGES



Des masseurs et masseuses professionnelles  
vous proposent différents types de massages,  
de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie,  
drainages lymphatiques ou encore shiatsu.

Tarif : séance de 50 minutes à 65 francs  
Horaire : de 9 h 30 à 21 h tous les jours,  
du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre.  
Réservation sur place ou par téléphone  
au 022 731 41 34 le matin de 9 h à 13 h

### DU 1<sup>er</sup> AU 25 DÉCEMBRE 2014



#### CALENDRIER DE L'AVENT

Les gastéropodes s'invitent dans les cabines  
des Bains. Chaque soir, ouverture d'une porte  
et promenade avec la bergère à escargots.  
Projection d'un court film réalisé  
par Bertrand Groisard.

### DU 26 DÉCEMBRE 2014 AU 4 JANVIER 2015



#### PROJECTION DE « SLOW ZAPPING »

25 portraits d'usagers des Bains sont diffusés  
en boucle dans l'allée des cabines  
du Calendrier de l'Avent.

### DU 26 DÉCEMBRE 2014 AU 4 JANVIER 2015



#### SPECTACLES GRAMOULINOPHONE ET MOULIN CABOT

Sous la yourte, tous les jours. Gratuit.  
Sur réservation uniquement (à la Buvette).

### DU 28 AU 31 DÉCEMBRE 2014



#### FEU AU BAINS !

par la Compagnie Carabosse (voir page 30).  
Grand Bal du 31.

### SAMEDI 21 FÉVRIER 2015



#### CARNAVAL AUX BAINS

POUR PLUS D'INFORMATIONS  
CONSULTEZ LE SITE  
[www.bainsdespaquis.ch](http://www.bainsdespaquis.ch)



ou devenez ami des Bains  
sur facebook

## JOURNAL DES BAINS



Le journal de l'AUBP  
Association d'usagers des Bains des Pâquis  
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève  
tél. 022 732 29 74  
[www.bainsdespaquis.ch](http://www.bainsdespaquis.ch)

Rédactrice responsable Françoise Nydegger  
[journal-des-bains@aubp.ch](mailto:journal-des-bains@aubp.ch)

Rédaction Serge Arnaud, Florencio Artigot,  
Armand Brulhart, Sarah Budasz,  
Philippe Constantin, Guy Mérat,  
Fausto Pluchinotta, Bertrand Theubet

Conception graphique  
Pierre Lipschutz, [www.promenade.ch](http://www.promenade.ch)

Ont collaboré à ce numéro  
Albertine, Hervé Annen, Jean-Luc Babel, John Berger,  
Olivier Bot, Mauro Carraro, Svetlana Chavigny,  
Marta Coello, Collectif Espèces d'espaces,  
Michel Félix de Vidas, Jérôme Estèbe, Exem,  
Gérald Favre, Jean Firmann, Gérald Herrmann,  
Raphaëlle Juge, Michel Jungi, Jean-Bernard  
Lachavanne, Aloys Lolo, Pierre Maudet,  
Thierry Mertenat, Jean Mohr, Thierry Ott,  
Frédéric Ottesen, Plonk & Replonk,  
Christiane Pugin Russbach, Nadja Reimann,  
Eric Sormani, Gabriel Van der Linden

Publicité  
Helena de Freitas [pub@sillage.ch](mailto:pub@sillage.ch)  
[www.sillage.ch](http://www.sillage.ch)

Impression  
CIL Centre d'impression  
Lausanne SA

Tirage :  
5000 exemplaires

Journal imprimé sur  
du papier certifié FSC®



© 2014, les auteurs et l'AUBP  
ISSN 1664-3003

Prochaine parution : été 2015  
Délai rédactionnel : 27 mars 2015

# Ecrivez- nous !

Journal des Bains  
Quai du Mont-Blanc 30  
1201 Genève  
[journal-des-bains@aubp.ch](mailto:journal-des-bains@aubp.ch)

